



LES POÈTES DE LA RENAISSANCE

(SUITE ET FIN)



est impossible de séparer Clément Marot de ses protecteurs François I^{er} et Marguerite de Navarre, de Marguerite surtout, qui fut si longtemps sa Providence.

La Marguerite des Marguerites, la quatrième Grâce, la dixième Muse, comme l'appelaient ses contemporains, a beaucoup écrit. Son style porte l'empreinte de cette hâtive fécondité et aussi de la licence de l'époque, ce qui est grand dommage, car le fond des idées et des sentiments est toujours moral, sinon au point de vue rigoureusement catholique, du moins au point de vue mondain.

Marguerite, de deux ans plus âgée que son frère, avait pour lui une tendresse aveugle et le plus entier dévouement.

Veuve du duc d'Alençon, elle épousa, en secondes noces, le roi de Navarre, et fut ainsi la grand'mère de Henry IV, qui dut peut-être à cette filiation d'avoir été le prince le mieux disant de son époque.

L'*Heptaméron*, la plus célèbre des œuvres de Marguerite de Navarre, est en prose. Ses poésies furent réunies en 1547, sous le titre : *les Marguerites de la Marguerite des princesses, Très Illustre Royne de Navarre*, par Jean de la Haye, un des hommes de lettres attachés à sa personne, avec la charge de valet de chambre.

Presque toutes sont inspirées par des sujets religieux ou se rapportent à François I^{er}. L'une des plus touchantes a été écrite après la mort de sa fille aînée, la princesse Charlotte. Mais la versification en est très incorrecte.

Le Miroir de l'âme pécheresse, paraphrase du psaume L, *Cer mundum*, a une bien plus grande valeur littéraire. C'est un poème assez long en vers

de dix syllabes. Voici les premiers :

Si vous lisez cette œuvre toute entière
Arrêtez-vous sans plus à la matière,
En excusant le rythme et le langage,
Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage,

Qui n'a en soy science ne sçavoir
Fors un désir, que chacun puisse voir
Que fait (1) le don de Dieu, le Créateur,
Quand il lui plaist de justifier un cœur.

Malgré ce début si humblement chrétien, le miroir de l'âme pécheresse fut incriminé par le curé de Saint-André-des-Arts, pour avoir paru sans nom d'auteur et sans l'autorisation de la Faculté de théologie. Marguerite se fit connaître, et la Sorbonne ne condamna pas l'ouvrage. Il resta néanmoins

(1) Ce que fait.

fort suspect d'hérésie aux yeux des catholiques zélés, qui lui reprochaient de ne parler ni de l'intercession des saints, ni du Purgatoire.

La protection dont la princesse couvrait les novateurs et les sceptiques, lui valut d'être grandement soupçonnée de pactiser avec la réforme. Ses mœurs ne furent pas mieux jugées que sa foi. Il a fallu les consciencieuses et patientes recherches des critiques contemporains pour réhabiliter sa mémoire et nous montrer la reine Marguerite sous son véritable jour de femme supérieurement bonne et intelligente, mais trop vivement séduite par la passion de tout connaître et de tout savoir, qui est l'éternelle tentation des filles d'Eve.

Cette passion de « sçavoir » qui faisait dire à Briçonnet, l'évêque de Meaux, que si la sœur du roi connaissait un docteur enseignant tout ce qu'il est possible d'apprendre, elle « y courrait comme au feu », lui coûta la vie. Elle prit froid au mois de décembre 1549, en voulant observer une planète, et succomba peu de jours après. Depuis la mort de son frère, la princesse était devenue excessivement pieuse. Elle mourut en embrassant un crucifix, après avoir reçu l'extrême-onction et témoigné un vif regret de ses erreurs; protestant qu'elle avait toujours gardé la foi catholique, et n'avait protégé les réformés que par un sentiment de compassion.

En définitive, pour juger équitablement la reine de Navarre, il faut se rappeler, que vivant depuis son enfance dans une atmosphère d'adulations et d'hommages, elle était autorisée à se croire au-dessus des simples mortelles et à penser ce que devait dire avec tant de hardiesse deux cents ans plus tard, la duchesse du Maine : « Nous autres demi-dieux ». Il faut également tenir compte de l'époque si hésitante, si troublée, si païenne à laquelle elle vivait et dont elle subissait fatalement l'influence.

Une de ses œuvres les plus réussies au point de vue de l'intérêt et de la composition, est un petit poème mythologique : *L'histoire des Satyres et Nymphes de Diane*.

Beaucoup des poésies de « Madame Marguerite » ont été publiées pour la première fois en 1817, par Champollion-Figeac, entre autres une « chanson » qui est une véritable prière. Elle fut composée en semaine sainte pendant une grave maladie de François I^{er}.

Las! Celuy que vous amés tant
Est détenu par maladye
Qui rend son peuple mal content
Et moy envers vous si hardye,
Que j'obtiendray quoy que l'on dye
Pour luy très parfaite santé.

.....
Par Jésus-Christ nostre Sauveur
En ce temps de sa mort cruelle
Seigneur j'attends vostre faveur,

Pour en ouyr bonne nouvelle,
J'en suis loing dont j'ay douleur telle
Que nul ne la peut estimer...

Les œuvres de François I^{er} furent plus vite et plus complètement oubliées que celles de sa sœur. A la fin du xvi^e siècle, on ne connaissait guère de lui que les deux vers gravés, dit-on, avec le diamant de sa bague, sur les vitres du château de Chambord, en un jour de dépit :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Les poésies du roi chevalier restèrent ensevelies dans la poussière des bibliothèques jusqu'à ce que Sainte-Beuve, Nisard, Charles Nodier, Saint-Marc Girardin, eussent remis en lumière cette étrange époque si radieuse et si sombre de la Renaissance.

Champollion-Figeac publia pour la première fois les œuvres et lettres de François I^{er}, parmi lesquelles s'en trouvaient plusieurs de la reine de Navarre.

Certes, ni l'un ni l'autre n'ont l'envergure de nos grands poètes; mais Clément Marot ne connut pas davantage ces sublimes coups d'ailes qui

Tracent dans l'air un cercle éblouissant,

et entraînent l'âme vers l'infini. Le temps n'était pas à ces merveilleuses envolées, et le dédaigneux oubli de Boileau, dans sa rapide histoire de la poésie française, est à tous égards incompréhensible.

François I^{er} et Marguerite devaient figurer à côté de Marot dans l'art poétique, au moins comme ses inspireurs; car, sans leur protection et leurs subsides, le poète n'aurait pas écrit ces fines épîtres et ces jolis rondeaux qui lui ont valu l'immortalité.

Le petit-neveu du duc d'Orléans avait de race beaucoup de facilité pour s'exprimer en vers, et généralement une grande élégance d'expressions. Il ne lui a peut-être manqué que l'obligation de « limer quelque peu » ses œuvres pour les rendre parfaites.

Les poésies de François I^{er} ont naturellement les défauts du temps. Le style est souvent emphatique, obscurci par d'interminables allégories. Les sentiments sont alambiqués et l'esprit s'y montre plus que le cœur. Cependant il y a de l'émotion dans le récit de la bataille de Pavie, adressé « à une chère absente ».

Il raconte d'abord le succès des premiers engagements qui l'a rempli de trop heureuse joie, puis la panique de ses meschants soldats.

Entre eux, nul autre débat que d'échapper au
[plus vite.

Entouré de morts et de blessés, le roi Cheva-

lier est presque seul en face des ennemis qui lui crient de se rendre.

Couvert de sang, il se résigne enfin à rendre son épée au vice-roi, qui lui aussi s'est jeté dans la mêlée.

O! quel regret je soutins à celle heure,
Quand je congneus (connus) plus ne faire demeure
Avecques moi, la tout douce espérance
De mes amis, retourner veoir en France.

Pendant son séjour à Milan, François I^{er} écrivit un petit poème, que Michelet suppose avoir été retouché par Clément Marot. Le roi captif appelle à lui les Nymphes des fleuves de la France, contre cette belle Italie qui lui sert de prison.

La chanson : *Où êtes vous allées mes belles Amourettes?* est tout entière l'œuvre du royal poète, même la musique, dit-on.

Dans un ordre d'idées autrement grave, est la *Ballade envoyée à la royne de Navarre* pour ses étrennes. Cette ballade accompagnait un crucifix.

C'est vous Seigneur, pendant en ceste croix,
Qui montrez, bien que cloué et lyé,
Vous commandez aux princes et aux rois,
L'humble haulsant (très haut), le fier humilié,
Et je (moi) ton serf, Seigneur, t'ay supplié;
Tu m'as oy, selon mon seur (sûr) espoir,
En me donnant, ne m'ayant oublié,
Conqueste, enfans, et deffence et pouvoir.

Louange à toy, o infiny donneur,
Mon seul salut et mon certain sçavoir!
Tu m'as donné, dont je te rends l'honneur,
Conqueste, enfans et deffence et pouvoir.

Il faut rattacher à l'école de Marot : La Borderie et Charles Fontaine, que le favori de François I^{er} appelle « ses disciples gentils ». Ils le défendirent très vaillamment des attaques de la Pléiade, et surtout de celles du curé de Beauvais, François Sagon, qui fut avec Charles de la Huetterie un des ennemis les plus acharnés du poète.

Les disciples et amys de Marot publièrent contre Sagon, la Huetterie et leurs adhérents, des satires d'une grossièreté et d'une violence inouïes. Marot avait donné l'exemple. Seulement, comme s'il eût dédaigné de s'abaisser à de tels ennemis, il met en scène son valet Fripelipes.

Dans cet âpre combat, la langue des rustres avait remplacé celle des dieux, et nous ne retrouvons plus la fine et mordante pointe gauloise, que sous la plume de Victor Brodeau, le favori de Marot, qui l'appelait « son fils », et lui obtint une place auprès du roi.

Brodeau mourut très jeune, en plein triomphe littéraire. Mais tout passe en ce monde, et bien peu de ces chants, qui faisaient alors « grand

merveille », sont arrivés jusqu'à nous; encore le plus célèbre de tous a-t-il été longtemps attribué à Marot. C'est une critique, assez innocente d'ailleurs, des moines mendiants. Les grands seigneurs et les belles dames de la Cour de François I^{er}, qui ne pratiquaient guère les vertus monastiques, aimaient fort à entendre railler ces hommes, à la robe de bure, dont la vie était si différente de la leur.

Charles Nodier place auprès de Clément Marot un autre valet de la reine de Navarre, Bonaventure des Périers; il lui est cependant bien inférieur. Des Périers, qui fut un prosateur remarquable et l'un des plus habiles grammairiens de son temps, manque de souffle poétique; ce n'est qu'un élégant et correct rimeur. Sa vie fut aussi agitée que celle de Marot; comme lui il était en relations avec plusieurs réformés, et par conséquent fort suspect aux catholiques zélés. Son ouvrage *le Cymbalum mundi* ou *Clochette du monde*, acheva de le perdre. La Faculté de théologie, tout en reconnaissant que le livre ne contenait rien d'absolument contraire à la foi, l'interdit comme pernicieux, et le Parlement de Paris le fit saisir.

Des Périers finit, lui aussi, par mécontenter la reine Marguerite, qui lui retira sa protection; il tomba dans la misère, devint fou et se tua, dit-on, mais ceci n'est pas certain.

Au xvi^e siècle, la licence des mœurs et des pensées était si grande, que même le caractère sacerdotal n'arrêtait pas toujours la hardiesse des plumes. Ainsi, l'aumônier de Henry II, Melin de Saint-Gelais, poussait le « badinage » de Marot jusqu'à l'irrévérence.

Comme beaucoup de gentilshommes de son temps, Saint-Gelais avait reçu une éducation très complète. Envoyé en Italie pour la terminer, il y prit le goût des poésies frivoles. Cela ne l'empêcha pas d'entrer dans les ordres, et François I^{er}, qui l'aimait beaucoup, lui donna la charge d'aumônier du Dauphin.

Saint-Gelais passe pour avoir rapporté d'Italie le sonnet si cher à Boileau, jadis le triomphe de nos vieux troubadours, et qui était complètement oublié depuis le xiii^e siècle. Mais la vieille sève gauloise était épuisée, les poètes d'alors ne croyaient plus à ce qui avait fait vibrer l'âme de leurs ancêtres, et suivant le conseil de Joachim du Bellay, Ronsard et ses émules furent « chercher en ces vieulx Grecs et Latins une forme de poésie beaucoup plus exquise ».

Ce fut une véritable révolution. Du Bellay en donna le signal, mais il eut bientôt un chef et un maître dans Pierre de Ronsard.

Ce gentilhomme-poète, loin de tout brouiller, comme devait l'en accuser Boileau, rendit au contraire un grand service à la poésie. Grâce à lui, la langue fit un immense pas en avant

et il fut le hardi pionnier de ce chemin encore embroussaillé qui devait conduire Malherbe et Boileau à l'immortalité.

Sans doute il manqua de mesure, et sa réforme fut excessive. Mais la perfection n'existe pour aucune œuvre humaine; et nous devons reconnaître que Ronsard, en donnant au rythme des formes inconnues jusqu'à lui, en proscrivant l'hiatus et le parler commun, fit faire un grand progrès à l'harmonie et à l'élégance de notre poésie nationale, qui devait s'épanouir dans toute sa splendeur sous le Roi-Soleil.

Ronsard est né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, le 11 septembre 1524.

A neuf ans, son père le mit au collège de Navarre. Mais les Grecs et les Latins qu'il devait « si fort aimer », n'avaient alors, pour le petit écolier, aucune séduction. L'année suivante, Pierre de Ronsard avait quitté le collège pour entrer en qualité de page chez le troisième fils de François I^{er}, le duc Charles d'Orléans. Il n'y resta pas longtemps. Lorsque Jacques Stuart vint en France pour épouser Marie de Lorraine, le jeune page lui plut tellement qu'il voulut l'emmener avec lui.

Ronsard passa trois ans en Ecosse ou en Angleterre; puis il fut envoyé par le duc d'Orléans en mission dans les Flandres et fit ensuite partie de l'escorte qui accompagna Lazare de Baif à la diète de Spire. Ce voyage eut une grande importance sur l'avenir littéraire du jeune homme. C'est par son intimité avec Antoine de Baif, le fils de l'ambassadeur, qu'il eut l'occasion de connaître le célèbre helléniste Daurat.

Ronsard suivit aussi en Piémont le capitaine Langey du Bellay. Mais bientôt une surdité presque complète survenue après une grave maladie, obligea le jeune homme à renoncer à cette vie brillante.

Il avait alors vingt ans. Trouvant, dit son biographe Claude Binet, qu'à « la Cour il vaut mieux être muet que sourd », il résolut de vivre dans la retraite et d'acquiescer par l'étude, la gloire dont il avoue être « si glouton ».

Avec l'ardente résolution des hommes de cette époque, il se mit au travail sous la direction de Jean Dausat, professeur de son ami de Baif.

Ronsard « ayant été nourri jeune à la Cour et « dans l'habitude de veiller, demeurerait à l'étude « sur les livres jusqu'à deux ou trois heures « après minuit ». Cinq ans d'une vie aussi studieuse avec un tel maître, l'armèrent de toutes pièces pour la défense et illustration de la langue française, dont le programme allait être bientôt publié comme une déclaration de guerre par son ami et condisciple Joachim du Bellay.

La première œuvre de l'ancien page de Charles d'Orléans fut une adaptation du Plutus d'Aristophane. Elle eut l'honneur d'une représenta-

tion publique dans ce collège de Coqueret, où il était venu demander au travail la consolation de sa précoce infirmité. Malgré le grand succès de sa comédie, Ronsard abandonna la voie théâtrale pour l'imitation du grand lyrique Pindare, qui lui inspirait une admiration sans bornes.

Les premières odes publiées en 1549 excitèrent un véritable enthousiasme. Les juges des jeux floraux de Toulouse envoyèrent au poète une Minerve en argent massif, au lieu de la fleur traditionnelle.

Les dames et les grands seigneurs redisaient à l'envi ces chants si nouveaux dans leurs formes et dans leurs pensées, au grand mécontentement de Melin de Saint-Gelais, lequel, « par jalousie, « dégustait le roi Henry de la lecture de ce « jeune poète et, par un privilège de son âge, en « fut quelque temps creu. »

Mais il dépassa la mesure en parodiant un soir, devant toute la cour, quelques-unes de ces odes dont le succès lui faisait ombrage. Jamais il n'avait été plus en verve, et l'émule de Pindare aurait peut-être succombé sous le ridicule si la sœur de Henry II, Madame Marguerite, n'avait arraché le livre à l'implacable railleur et réhabilité les œuvres de Ronsard en les lisant à son tour.

La voix était probablement charmante, la lectrice était princesse; on admira au lieu de rire, et cette admiration suivit l'heureux poète jusqu'à sa tombe. Le nom de Marguerite portait bonheur aux disciples d'Apollon.

Ronsard prétendait que la poésie lyrique peut traiter n'importe quel sujet; il célèbre donc tous les événements, tous les personnages de son temps, et il faut avouer que, si la plupart des odes n'ont pas la valeur qu'on leur attribuait alors, bien peu méritent les sanglantes railleries dont les accablèrent Malherbe et Boileau.

Le talent, nous pourrions dire le génie, du poète si décrié au XVII^e siècle, éclate surtout dans les petites odes imitées d'Horace ou d'Anacréon. Elles s'adaptent mieux à notre caractère national, et la verve gauloise s'y retrouve sous l'imitation grecque ou latine.

Ronsard a composé également des élégies, des églogues, des hymnes, des sonnets qu'il a réunis, en 1567, sous différents titres. L'ensemble le plus intéressant s'appelle *Les Amours*; il est partagé en trois parties et est dédié à trois femmes : Cassandre, Marie et Hélène.

C'est à Cassandre, une jolie personne de Blois, que sont adressés ces vers charmants que tout le monde connaît :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vez prée (soirée)
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Le sonnet à Hélène a une note particulièrement originale :

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
Lors vous n'aurez suivante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom ne s'aile réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.
Je seray sous la terre et phantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Dans la troisième partie, il y a une foule d'œuvres délicates et charmantes.

Est-il rien de plus simplement ému, de plus moderne que ces quelques vers sur la mort de Marie :

Comme on voit sur la branche au mois de mai la
En sa belle jeunesse, en sa première fleur, [rose,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ces pleurs au point du jour l'arrose,
La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur.
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, feuille à feuille, décroît...

Ronsard travaillait beaucoup ; il venait rarement à la cour et passait presque tout son temps au prieuré de Côme-lez-Tours ou à l'abbaye de Bellocane, que lui avaient donnés Henri II et Charles IX.

Dans sa *Response à quelque ministre*, le chef de la Pléiade nous initie à cette existence d'honnête homme et même de bon chrétien qui fut la sienne, malgré le paganisme littéraire où l'entraînait son admiration pour les Grecs et les Latins :

M'esveillant au matin, avant que faire rien,
J'invoque l'Eternel, le Père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe.

Quatre ou cinq heures seul, je m'arreste enfermé
Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne mon livre et m'en vais à l'église.
Au retour, pour plaisir, une heure je devise ;
De là je viens dîner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu, au reste je m'esbas.

Je dy le mot pour rire et à la vérité
Je ne loge chez moy trop de sévérité.

Puis quand la nuit brunette a rangé les estoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans soucy je me couche et là levant les yeux,
Et la bouche et le cœur vers la voulté des cieus,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Les dernières années de la vie de Ronsard furent remplies par la revision de ses œuvres et la composition de la *Franciade*. Les quatre premiers chants de cette pâle imitation de l'Énéide eurent peu de succès malgré la grande admiration qu'inspirait le poète, et l'œuvre resta inachevée.

Après la mort de Charles IX, Ronsard quitta définitivement la cour où depuis longtemps, il ne venait plus que sur les instances du roi.

Comme ses ancêtres, Charles IX aimait la poésie et les poètes ; lui-même faisait de très jolis vers ; le dixain suivant, adressé à Ronsard, en est une preuve :

Tous deux également nous portons des couronnes.
Mais Roy je les reçois, poète tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Eclate par toi-même et moy par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître et te sçait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Le 29 décembre 1535, le grand poète de la Renaissance s'éteignait à son prieuré de Cosme, dans tout l'éclat d'une renommée encore incontestée.

Quelques semaines plus tard, un service solennel fut célébré pour lui dans la chapelle du collège de Boncourt (1), au milieu d'une affluence tellement considérable que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes et seigneurs furent obligés de s'en retourner n'ayant pu fendre la presse. A l'issue de la cérémonie, le futur cardinal du Perron prononça l'oraison funèbre ; puis on déclama une églogue de Claude Binet en l'honneur du poète.

De la glorieuse et brillante Pléiade, il ne restait plus alors que Daurat, Ponthus de Thyard et Antoine de Baïf. Du Bellay avait disparu le premier, emporté en 1565 par une apoplexie. Ses jolis vers lui avaient valu le surnom d'Ovide français.

Etienne Jodelle, dont nous parlerons dans notre étude sur le théâtre au XVI^e siècle, était mort presque de faim en 1572.

Cinq ans plus tard, Remy Belleau, que Ronsard appelait « le peintre de la nature » et Pasquier, « l'Anacréon de son siècle », était frappé à son tour. Son œuvre la plus célèbre est intitulée : *Les Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles*.

Amadys Jamyn est parfois cité dans la Pléiade au lieu de Ponthus de Thyard. Ce poète, originaire de la Champagne, fut le protégé de Ronsard, qui lui obtint de Charles IX une place de

(1) Aujourd'hui une dépendance de l'Ecole polytechnique.

secrétaire de la Chambre. Presque toutes ses œuvres sont dédiées au roi. La plus curieuse est un poème sur la chasse.

A peu près à la même époque, parut un ouvrage similaire : *La Vénérerie*, d'un gentilhomme poitevin, Jacques du Fouilloux. Il est également dédié au roi et fait encore autorité chez les disciples de Saint-Hubert.

Parmi les favoris de Charles IX, il faut citer aussi un poète originaire de la Marche, Rolland Betoulard. Il y avait alors un grand courant poétique en province, et il ne serait pas sans intérêt d'étudier Jean Bouchet, le procureur de Poitiers, François Habert, d'Issoudun, Jean Parméntier, un chantre de la mer, et enfin plusieurs femmes dont la plus célèbre est Louise Labé, que ses contemporains avaient surnommée la belle Cordière.

Le père de Louise Labé était fort riche, aussi reçut-elle une éducation très complète. Elle parlait à merveille l'italien, l'espagnol et le latin, savait « jouer du luth, chanter, baller (danser) et peindre avec l'aiguille ». Entraînée par une imagination ardente, la jeune fille s'enfuit, à seize ans, de la maison paternelle et, sous un costume d'homme, prit part au siège de Perpignan (1542), rêvant la gloire de Bradamante et de Marphise. Elle y trouva sans doute le roman qui fut la source de son inspiration poétique ; mais aucun biographe n'a révélé le nom du héros auquel sont adressés les élégies et les sonnets de la jolie guerrière. Treize ans après son aventureuse expédition, elle épousa un riche

cordier, Aymon Perrin. Était-ce la fin d'un rêve ou sa réalisation ? Nul ne le sait ; mais il est certain qu'elle n'écrivit plus. Sa maison était un centre où se retrouvaient les lettrés et aussi les femmes les plus honorables de Lyon, ce qui rend très problématiques les violentes et graves accusations portées, par certains écrivains, contre la Sapho lyonnaise.

Plus heureuses, les dames des Roches ont laissé une réputation incontestée. Semblables de taille, de figure et de caractère, la mère et la fille confondaient leurs œuvres, n'ayant à elles deux qu'un esprit et qu'un cœur. La Providence leur épargna de connaître les brisements de l'inévitable séparation. Elles furent emportées le même jour par l'épidémie qui ravagea Poitiers en 1587.

Le XVI^e siècle est sur son déclin. Avant qu'il ne s'achève, une autre école aura remplacé celle de Ronsard, et le grand poète que fêtaient les rois, dont le nom retentissait jusqu'aux extrémités de l'Europe, sera l'objet d'implacables critiques. Ainsi va la gloire humaine, aussi passagère que les roses !

Entre les ouvriers de la dernière heure de ce siècle de transition, que nous appelons la Renaissance, et les premiers poètes du XVII^e siècle, il y a une infinité de rapprochements, de liens étroits. Nous étudierons donc ensemble ce couchant et cette aurore, qui nous ont préparé ce jour incomparablement radieux : le siècle de Louis XIV.

JACQUES DE LA FAYE.

BIBLIOGRAPHIE

OBEISSANCE

PAR M^{me} DU CAMPFRANC

Ce roman très dramatique, tout à fait sensationnel, bourré d'événements, où une jeune Bretonne imprudente se laisse prendre au charme fallacieux d'un faux prince, qui n'est qu'un voleur, manque un peu trop de la simplicité que nous admirons dans *Lora*. Il est aussi moins original ; nous croyons avoir déjà rencontré le prince Wladimir Zinesko, son génie malfaisant Paul Veline, ce fidèle amoureux le docteur Conon Ploël, et même le cadre pittoresque du Prieuré, battu par la mer ; mais l'alliance des émotions violentes et d'une morale irréprochable est assez rare pour que l'on doive indiquer aux lectrices qui aiment à frémir, à

pleurer, à rester suspendues au vertigineux attrait d'un mystère, l'*Obeïssance* de M^{me} du Campfranc (1).

UNE PUPILLE GÉNANTE

PAR ROGER DOMBRE

M. Roger Dombre est, à n'en pas douter, une jeune fille, — très jeune, si jeunesse est synonyme d'élan, de fougue et d'inexpérience, une impétueuse, une méridionale, une naïve. Elle nous raconte avec verve l'histoire de certaine petite personne élevée à faire horreur, qui,

(1) *Obeïssance*, par M^{me} du Campfranc. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. 1 vol., 3 fr.

après avoir failli devenir athée au contact d'un tuteur qui pense trop librement sur toutes choses, finit par épouser un jeune homme assez pieux pour entreprendre comme action de grâces, l'escalade de Notre-Dame de la Garde, pieds nus et le rosaire aux doigts. Un peu d'exagération partout, le mors aux dents d'un bout à l'autre.

Roger Dombre, qui a écrit jusqu'ici de jolies choses pour les enfants, n'a pas encore suffisamment appris l'art des nuances et des transitions (1).

LA RESSUSCITÉE DE COLOGNE

PAR ANTONIN RONDELET

La Ressuscitée de Cologne est le titre de la première des nouvelles dont M. Antonin Rondelet a formé un recueil excellent par le fond et par la forme. Tout au plus pourrait-on, en notre

(1) *Une Pupille gênante*, par Roger Dombre. — Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

temps où la théorie de l'art pour l'art triomphe avec exagération, reprocher à quelques-uns de ces récits de laisser un peu trop apparaître le bout de l'oreille d'une leçon.

Mais qui ne pardonnerait ce défaut à un éminent professeur, à un vieillard qui, après avoir écrit des ouvrages de philosophie et d'économie politique, entre pour finir, au rebours de tant d'autres, dans le domaine de l'imagination ? D'ailleurs, il y a des leçons amusantes ; on le verra bien en parcourant le volume si varié où M. Rondelet a mis un peu de tout : des histoires de revenants, des histoires de voleurs, des souvenirs de jeunesse, des choses très délicates, très tendres, comme *l'Aveugle volontaire* et *Un Drame en omnibus*. Nous vous signalons tout spécialement ces deux petits romans, où son touchées délicatement de très hautes questions (1).

TH. BENTZON.

(1) *La Ressuscitée de Cologne*, par Antonin Rondelet. — Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



NELLY sentit un haume sur sa blessure. Mais à mesure qu'elle retrouvait la force de penser, une nouvelle douleur naissait en elle. Quand la sœur insista pour qu'elle prit le peu de nourriture qu'on lui apportait, ajoutant qu'elle avait besoin de ses forces, cette souffrance se fit jour.

— Besoin de mes forces ! Ah ! chère sœur, plutôt au ciel que quelqu'un en eût besoin ici-bas !

Sœur Jeanne comprit ce que le sentiment de son isolement avait de cruel.

— Et croyez-vous donc que parce qu'une tâche vous est ôtée, vous n'en aurez plus jamais d'autre à remplir ici-bas ? dit-elle d'un ton affectueux, plongeant dans les yeux de Nelly son doux regard tranquille.

La jeune fille tressaillit.

— Ah ! ma sœur, pensez-vous que Dieu m'appelle à le servir comme vous ! Avoir des sœurs, des liens et des devoirs, ce me serait si doux maintenant !

Sœur Jeanne secoua la tête avec une ombre de sourire :

— Maintenant, oui ; hier vous n'y songiez pas, et vous n'y penserez pas demain, parce que ce n'est pas votre voie et que vous n'êtes en ce moment sensible qu'au lien religieux qui vous paraît très doux.

— Alors, quelle tâche puis-je avoir en ce monde ?

— Oh ! soyez tranquille, mon enfant, Dieu nous en donne toujours, et il vous suffit d'être prête... Prenez ce bouillon, Nelly, il le faut. Beaucoup de soins vous incombent et, dès demain sans doute, on viendra vous parler d'affaires.

Nelly tressaillit, se redressa soudain, et, prenant la tasse des mains de la religieuse, en but le contenu avec une sorte de résolution.

— C'est vrai, dit-elle, je n'y avais pas pensé... Que vont devenir les ouvriers de la fabrique ?

— Les mesures à prendre dépendront des

dispositions de M. de Sommerives. Les connaissez-vous ?

Sœur Jeanne s'était secrètement réjouie d'avoir trouvé un sujet qui arrachât Nelly à son accablement ; mais elle fut presque effrayée en voyant l'expression inquiète de son regard.

— Les dispositions de mon oncle ! Il avait fait un testament, mais...

— Vous en saviez le contenu ?

— Je savais seulement qu'avec l'approbation de son neveu, il pourvoyait à mes besoins... J'avais pensé qu'il me laisserait la fabrique pour que j'y fasse continuer son œuvre...

— Eh ! bien, tout sera réparé, en ce cas. Les assurances vous permettront de faire rebâtir, et...

Nelly l'interrompt d'un geste.

— Le testament de mon oncle était là-bas... dans son bureau, à la fabrique...

La sœur resta un instant anéantie, étonnée de la tranquillité de Nelly, et se demandant si elle comprenait les conséquences de ce désastre.

— J'ai cru entendre dire que la caisse n'est pas détruite. Peut-être les gens de justice y trouveront-ils le testament.

Nelly secoua la tête.

— En admettant, dit-elle avec le même calme, que les papiers qui y sont renfermés ne soient pas brûlés, noircis, détruits en un mot, on y chercherait en vain le testament. Mon oncle l'y renfermait sans doute d'ordinaire, mais, le jour où il me l'a montré, il l'a placé devant moi dans un tiroir, qu'il a ensuite fermé à clef.

La sœur laissa échapper un geste de désappointement, puis, soudain rassérénée :

— Peu importe, dit-elle. M. Hubert de Sommerives fera ce que son oncle avait voulu faire, il prendra soin de votre avenir.

— Jamais ! répondit Nelly d'une voix basse, mais ferme.

Sœur Jeanne la regarda avec surprise.

— Mais si votre cousin avait lui-même connaissance des intentions de son oncle, intentions que, vous l'affirmiez, il a réalisées en faisant un testament ?

— Je n'accepterai jamais rien de mon cousin ; je ne veux pas, en le dépouillant de ce que la loi lui accorde, nuire à son avenir... Qui sait si cet argent ne lui est pas nécessaire pour être heureux ? ajouta-t-elle, regardant le feu avec une expression rêveuse.

L'idée venait de naître en elle que si Hubert n'avait pas demandé la main de M^{me} Herrison, c'est qu'il se trouvait trop pauvre ; mais le propriétaire de la Feuilleraie, si amoindri que fût le domaine, possédait dans le pays une situation encore considérable, qui pouvait mettre sa fierté à l'aise.

Toute femme possède un sens délicat et raffiné de la dignité féminine ; ce sentiment empêcha sœur Jeanne de poursuivre ce sujet ; elle

comprenait trop bien qu'une jeune fille se refusât à recevoir les bienfaits d'un homme encore jeune, qui n'était pas son proche parent.

— Ce qui me tourmente, oui, la seule chose qui m'inquiète dans tout cela, reprit Nelly, s'arrachant à ses pensées, c'est la crainte que les vœux de mon oncle ne soient pas réalisés. Hubert est loin d'ici ; avant qu'on ait reçu ses instructions, ces malheureux seront sans travail. Comment faire ?

— Dieu vous inspirera, mon enfant, et les hommes d'affaires vous suggéreront peut-être quelque solution... En attendant, vous voyez qu'il faut être forte et conserver toute la lucidité de votre esprit...

— Oui, mon oncle me laisse ses chers ouvriers. Mais que puis-je pour eux, sinon supplier Hubert de tenir les engagements de notre pauvre cher absent ? Ah ! comme il les aimait ! dit-elle en sanglotant.

Et, s'appuyant sur l'épaule de la religieuse, elle éprouva une détente physique et morale à pleurer et à rappeler la bonté de ceux qui venaient de partir...

XIV

Dès le lendemain, Nelly dut s'occuper d'affaires.

Le juge de paix de la ville voisine, qui connaissait M. de Sommerives, arriva à la Feuilleraie et, après avoir offert à la jeune fille les témoignages d'une sympathie très réelle, il lui demanda si elle connaissait l'existence d'un testament fait par son oncle et sa tante.

— Mon oncle avait fait un testament ; il m'en a parlé la veille même du jour...

Sa gorge se serra, et elle dut s'interrompre un instant.

— Je ne doutais pas que M. de Sommerives n'eût pourvu à votre avenir, en effet, car en l'absence de testament, son neveu eût seul hérité de sa fortune.

— Et il en héritera seul, dit Nelly, reprenant son empire sur elle-même, car ce testament a été détruit dans l'incendie.

Le juge de paix tressaillit et regarda avec stupeur le visage pâle et calme de la jeune fille.

— Est-il possible, s'écria-t-il d'un air d'incrédulité, que M. de Sommerives ne conservât pas chez lui un document aussi important ?

— Mon oncle renfermait une grande partie de ses papiers et même de ses valeurs dans la caisse qui se trouvait à la fabrique, sous la garde du contre-maitre.

— Et cette caisse est-elle détruite ? demanda vivement le magistrat. Si elle était solide, de bonne fabrication, elle a pu résister à l'action du feu.

— Le testament n'y était pas le jour où mon oncle me l'a montré; il l'a renfermé devant moi dans un tiroir dont il gardait la clef sur lui.

Le juge de paix parut consterné.

— Ainsi, reprit-il au bout d'un instant, vous connaissiez la teneur de ce document ?

— Non. Mon oncle tenait une enveloppe cachetée lorsque j'entrai dans son bureau. Il me montra la suscription : « Ceci est mon testament ».

— Et ne vous dit-il rien de ce qu'il contenait ?

— Il me dit qu'il avait assuré mon avenir. Je n'eus même pas l'idée de le questionner, je ne pouvais supporter l'idée de... de ce qui est arrivé peu d'heures après, dit-elle, fondant en larmes.

Le juge de paix fit quelques pas avec agitation ; puis, s'arrêtant devant Nelly :

— Et M^{lle} de Sommerives n'a-t-elle fait, elle, aucun testament ?

— Oh ! non, mon oncle m'avait fait comprendre que leurs dernières volontés à tous deux étaient renfermées sous le pli qu'il me montrait.

— La première chose à faire, dit le magistrat, c'est de visiter la caisse de la fabrique. Qui sait si votre oncle n'y a pas placé le testament ?

— Je suis sortie avec lui, le testament était dans le tiroir et c'a été la dernière fois que nous avons franchi ce seuil.

— Il n'importe ; peut-être existe-t-il quelque double du document, ou tout au moins un projet, des notes qui puissent indiquer à M. Hubert de Sommerives les intentions de votre oncle à son égard. Même si rien de légal ne le contraint, il peut, comme galant homme, se trouver engagé par quelques lignes de l'écriture de votre oncle... J'agis en ce moment en ami, mademoiselle Nelly, et je souhaite sincèrement de ménager vos intérêts.

Elle lui tendit la main.

— Vous êtes très bon, et je vous remercie mille fois. Je ne doute pas que mon cousin ne m'offre de faire quelque chose en ma faveur, mais je ne compte rien accepter... Dois-je vous accompagner à la fabrique ?

— Si cela ne vous est pas trop pénible, je le désirerais.

Pauvre Nelly ! Tout lui était pénible ; mais après avoir subi ce qu'elle avait souffert, elle pouvait trouver tous les courages.

Elle n'avait pas revu la fabrique depuis la nuit de l'incendie, et elle tressaillit douloureusement en apercevant les pignons noircis et les fenêtres béantes au milieu desquelles s'enchaînaient, comme d'énormes turquoises, des morceaux de ciel bleu.

La grille de fer était rouillée et tordue, un amas de cendre recouvrait le petit jardin du contre-maitre et, dans la partie la plus épargnée, on voyait encore des meubles noircis, et, sus-

pendus au mur, quelques plats de faïence, placés là comme types et échantillons.

Robert, le contre-maitre, errait devant les ruines comme une âme en peine. Ses cheveux et sa barbe avaient étrangement blanchi, et ses yeux avaient une expression hagarde. Il hésita en apercevant Nelly, et parut vouloir s'enfuir. Mais elle l'appela aussitôt.

— Robert, pourquoi ne pas venir vers moi ? Je sais qu'il n'y a pas de votre faute, je ne puis vous en vouloir.

— Non, il n'y a pas de ma faute ! s'écria le pauvre homme, dont les traits bouleversés s'éclairèrent d'une lueur de contentement. Ainsi, vous le croyez, mademoiselle Nelly ? Vous savez bien que jamais une bougie ou même une allumette ne s'est trouvée dans mes mains ce soir-là... J'avais allumé les lampes chez moi, comme je le fais toujours... J'avais regardé partout... Il faut qu'un des emballers ait fumé à mon insu... C'était dans un hangar ouvert, vous savez, mademoiselle Nelly, et il y avait tant de vent que je n'ai pas senti la fumée... Mais je saurai lequel d'entre eux a causé la mort de mon maître !

Et, cachant sa figure dans ses mains, il éclata en sanglots convulsifs.

Nelly posa sur son épaule une main tremblante. Ses traits s'étaient soudain décomposés, et elle leva vers le ciel un regard d'angoisse.

— Robert, dit-elle, soupirant douloureusement après un instant de silence, je ne veux pas savoir le nom de celui qui, inconsciemment, a causé de si grands malheurs... Mon oncle lui a pardonné, soyez-en sûr, et d'ailleurs, il ne pouvait prévoir les conséquences de son imprudence... Si la fabrique se relève, comme je l'espère, il y aura de l'ouvrage pour tous, tous ont besoin de travail... Soumettons-nous à la volonté de Dieu ; il ne veut et ne permet rien que dans des vues sages et aimantes... Ce monde n'est qu'un passage, ceux que je pleure sont maintenant arrivés...

Elle ne put continuer, mais le regard plein de reconnaissance de Robert lui fit du bien.

— Savez-vous dans quel état se trouve la caisse de votre maître ? demanda le juge de paix, faisant signe à ceux qui l'accompagnaient de le suivre.

— Elle n'est pas fondue, c'est tout ce que je peux dire. Mais je ne crois pas que le mécanisme fonctionne encore.

— Ce n'est guère probable, en effet. M. de Sommerives avait-il communiqué le mot à quelqu'un ?

— Oh ! je le savais, monsieur ; il avait confiance en moi... Et je ne l'ai pas trompé ! C'est la fatalité ! murmura le pauvre homme, pleurant de nouveau.

— Ce mot était ?...

— Nelly, monsieur, le nom de mademoiselle.

Monsieur l'aimait tant ! il pensait toujours à elle.

Nelly sentit son cœur se briser. Elle suivit le petit groupe dans ce qui avait été le bureau de son oncle. Le sol était encombré de débris de meubles calcinés et de monceaux de faïence en éclats. Dans un coin se dressait la caisse, noire, déformée au sommet, mais intacte.

Le mécanisme ne fonctionnait plus. Il fallut recourir au forgeron du village pour l'ouvrir ; mais les gonds amincis par le feu cédèrent presque aussitôt, et la porte tomba. Des monceaux de papiers noircis, calcinés, brûlés apparurent, et le juge de paix laissa échapper un geste de découragement.

Il étendit la main, s'attendant à ne toucher que des cendres. Mais malgré la chaleur incandescente du fer, il se trouva que ces liasses, volumineuses et serrées, n'avaient pas entièrement brûlé grâce au manque d'air ; les papiers extérieurs et les angles seuls étaient en cendre.

On retrouva ainsi des titres de propriété, la presque totalité des livres et des obligations de chemins de fer. Mais le juge de paix, aidé de son greffier, eut beau déplier avec précaution jusqu'au dernier débris, il ne trouva rien qui ressemblât à un testament ou à une ébauche de testament.

— Et votre fortune personnelle se trouvait-elle aussi renfermée dans cette caisse ? demanda-t-il avec inquiétude, se tournant tout à coup vers Nelly.

— Ma fortune personnelle, répondit-elle avec un pâle sourire, consiste en une rente de quinze cents francs, placée sur l'Etat, dont le titre se trouve depuis quelques jours chez le banquier de mon oncle, pour être renouvelé.

— Ceci est providentiel, s'écria le juge de paix avec une expression de soulagement. Et maintenant, où se trouve l'héritier de M. et de M^{lle} de Sommerives ? Il est urgent de l'avertir de ce qui se passe, si vous n'avez pas encore songé à le faire.

— Je ne sais où il se trouve. Il s'est embarqué pour l'Océanie, sur un navire à voiles, et je ne pourrai lui écrire que lorsque j'aurai reçu des indications.

Le magistrat réfléchit.

— N'ai-je pas entendu dire qu'il fait partie d'une mission ? Il faudra écrire à Paris... De quel ministère ressort cette mission ? Votre parent n'est-il pas aux affaires étrangères ?

— La mission est subventionnée par le ministère de l'instruction publique. Mais elle est à une latitude qui rend difficiles ou même momentanément impossibles toutes communications... D'ailleurs, ils visitent des îles que les paquebots ne desservent pas.

— Alors, il peut se passer des mois avant que M. Hubert de Sommerives reçoive des nouvelles, et encore des mois avant qu'il nous fasse parvenir ses instructions ?

Nelly inclina la tête et sentit un nouveau déchirement. Oh ! comme il était loin, comme elle était seule !... Mais, après tout, que lui importait, si Hubert aimait vraiment une autre femme, si elle-même ne devait jamais être rien pour lui ?

Ils étaient sortis de la fabrique, et M. Thiret, ayant congédié son personnel, reprenait avec Nelly le chemin du château, où il avait accepté de déjeuner. Tous deux gardaient le silence, perdus dans les complications d'une situation vraiment difficile et cruelle.

Le repas était préparé dans un petit salon voisin du parloir, où un feu brillant ramena un peu de couleur aux joues pâles de la jeune fille. Elle ne put guère manger, mais son hôte avait faim, et ce ne fut que lorsque, son appétit étant satisfait, il se leva de table pour s'asseoir au coin du feu, que l'entretien reprit au point où ils l'avaient laissé.

— Ma pauvre enfant, dit le vieillard, prenant presque sans s'en apercevoir un ton paternel et compatissant, il y aura à remplir une formalité pénible, mais indispensable : l'apposition des scellés. Votre chambre et vos objets personnels vous seront laissés, naturellement, ainsi que l'usage des appartements que vous désirerez, et dont on fermera seulement les meubles.

Il surveillait avec un peu d'anxiété le visage de Nelly pendant cette désagréable communication ; mais, à sa grande surprise, elle ne sembla ni étonnée, ni émue.

— Je vous remercie beaucoup, mais je ne puis songer à rester dans la maison de mon cousin.

— Certes, vous n'y pouvez rester toujours ; mais jusqu'à son retour ? Je puis, pour aider un peu votre modeste, trop modeste budget, vous faire nommer gardienne des scellés ; on vous allouera une petite somme, et...

— Vous êtes vraiment bon, dit la jeune fille émue, mais c'est impossible. Faites ce petit avantage à l'un des domestiques, j'en serai heureuse. Les sœurs me donneront une chambre jusqu'à ce que j'aie formé un plan quelconque.

— Mais au moins, ne vous hâtez pas ; votre parent lui-même vous prierait de rester aussi longtemps que vous le désirez.

— Oh ! j'ai hâte de partir ! Je souffre trop ici !...

Elle s'interrompit, chercha à rassembler ses idées, et reprit la parole avec une anxiété à laquelle elle ne pouvait commander :

— Et les ouvriers, que vont-ils devenir ?

M. Thiret secoua la tête.

— La situation est vraiment embarrassée, dit-il. Il est hors de question de rebâtir la fabrique avant d'avoir reçu les instructions de M. Hubert de Sommerives. Nous ne savons même pas s'il a l'intention de la conserver.

Une expression de souffrance intense passa

sur les traits de Nelly, comme si elle ressentait toutes les peines qui attendaient ses pauvres amis.

— Mon oncle leur avait engagé sa parole qu'ils ne manqueraient pas de pain ! dit-elle, joignant les mains avec angoisse.

— M. Hubert tiendrait peut-être cette promesse s'il était ici ; mais lorsqu'il écrira, les ouvriers auront sans doute quitté ce pays...

Nelly l'interrompit avec agitation.

— Mais il n'est pas possible qu'on laisse tomber une industrie qui se relevait et qui, soit que mon cousin en conserve l'exploitation, soit qu'il la cède, représente la plus grosse part de la fortune qui lui échoit !

— Si la fabrique n'avait pas brûlé, la voie à suivre était tout indiquée : on eût continué, en attendant les ordres du propriétaire, à la gérer au mieux de ses intérêts.

— Et ne peut-il en être ainsi ? Mon oncle pensait que les fours pourraient être réparés à peu de frais, et que, en attendant le moment où les bâtiments se relèveraient, on pourrait poursuivre la fabrication sous des hangars ou des constructions légères.

Le juge de paix réfléchit.

— Oui, mais où prendre l'argent pour construire ces hangars ? Un curateur sera nommé par le tribunal pour administrer les biens de l'absent ; mais ce curateur sera difficilement autorisé à disposer des capitaux. Les revenus peuvent suffire à l'entretien des immeubles, mais non à des constructions dont M. de Sommerives pourrait dénier l'opportunité.

— Mais il s'agit de ses intérêts mêmes !

— Sans doute, mais c'est toujours chose grave d'aliéner un capital.

— Et l'assurance ?

— Nous ne savons pas de quelle manière M. de Sommerives en usera. Supposez qu'il veuille rebâtir la fabrique sous une autre forme, ou ne pas la rebâtir du tout et en vendre les terrains ?

Une douleur aiguë mordit Nelly au cœur. C'était là, elle le craignait, ce que ferait Hubert. S'il eût hérité de la fabrique intacte, il l'eût vendue, c'était probable. Quelle chance y avait-il donc, maintenant, pour qu'il la relevât de ses ruines, lui qui la considérait comme une marque de déchéance ? Et cependant, il y avait les ouvriers, les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce peuple attaché au sol, auquel elle avait consacré sa vie. Devaient-ils tous émigrer, s'en aller mourir de misère sur les grands chemins ? Non, cela, elle ne pouvait le supporter. Oh ! une inspiration ! Qui lui dira comment venir en aide à ces malheureux ? Il y avait là soixante ménages qui, confiants dans la parole de son oncle, s'imaginaient peut-être que rien ne serait changé et qu'ils conserveraient le travail,

le pain de chaque jour... Comment les détromper ? Comment les aider ?

M. Thiret se leva.

— Je vais conférer de cette situation avec le président du tribunal, dit-il. Vous me permettez, n'est-ce pas, de revenir en ami et de connaître vos projets ? Si je puis vous conseiller, vous aider, j'en serai heureux en souvenir de l'homme de bien dont je conserve un souvenir ému... Et si j'avais une femme et un foyer où pût s'asseoir une jeune fille, ajouta l'excellent homme, s'attendrissant soudain, je vous emmènerais loin de cette triste maison, fier et heureux de vous offrir un asile.

Les yeux de Nelly se mouillèrent de larmes, et, lui serrant la main, elle sortit avec lui, pour le reconduire jusqu'à la grille.

Quelques femmes, portant ou traînant des enfants en bas âge, s'y trouvaient en ce moment.

— Mademoiselle Nelly ! oh ! mademoiselle, on reprendra à travailler, n'est-ce pas ? Que deviendrons-nous ! L'argent qu'avait distribué la pauvre demoiselle la veille de sa mort sera vite dépensé, et nos enfants mourront de faim...

— Demandez à Dieu que tout s'arrange, dit-elle d'un accent plein d'angoisse.

Et, serrant une dernière fois la main du juge de paix, elle murmura :

— J'ai une idée... Je vous la soumettrai bientôt... Il faut qu'ils vivent ! Il me semble que ma vie à moi est concentrée là...

XV

Les fours étaient intacts, et les murs de la fabrique avaient résisté. La partie des bâtiments dans laquelle se trouvaient les tours et les formes avait été à peu près épargnée. Après de longues conférences avec le contre-maitre, Nelly fut persuadée que, les affaires ayant eu une reprise sensible depuis trois mois, il serait préjudiciable, au point de vue même de la vente de la fabrique, si Hubert voulait s'en défaire, de les interrompre brusquement. D'une autre part, les hommes d'affaires lui avaient déclaré que nul ne pouvant devenir créancier malgré lui, ils ne pouvaient accepter d'avances d'argent au nom de l'héritier absent. Après de longs jours d'angoisses et de soucis, pendant lesquels Nelly avait cru devoir quitter la Feuilleraie pour habiter chez les sœurs, après des consultations laborieuses et des difficultés de tout genre, des objections qu'une volonté invincible seule pouvait vaincre, Nelly exposa au curateur désigné par le tribunal le projet qui s'était offert à son esprit, qu'elle avait mûri pendant ces premiers jours de deuil, et qu'elle était décidée à défendre et à réaliser.

Ce projet, c'était de reprendre les travaux à ses frais, et à ses risques et périls.

Tout d'abord, elle rencontra, comme je l'ai dit, des objections sans nombre. On la crut folle, ou tout au moins en proie à des illusions absurdes.

L'excellent juge de paix, qui s'intéressait à elle et qui l'assistait dans les conférences d'affaires qui se multipliaient naturellement, crut avoir mal entendu lorsqu'elle exposa son plan d'une voix tranquille, comme s'il s'était agi de la chose la plus simple du monde.

— Vous n'avez donc pas compris, mon enfant, s'écria-t-il, que vous ne pouvez avancer d'argent à M. Hubert de Sommerives sans son consentement?

— Je l'ai très bien compris; aussi ne s'agit-il pas de faire une avance. Mais plutôt que de laisser en souffrance les intérêts, la vie des ouvriers, ce qui amènerait la ruine même de mon parent, je pense pouvoir être autorisée à faire usage, moyennant un droit de location, des fours et des bâtiments encore existants, au moins jusqu'aux prochaines nouvelles de M. de Sommerives. Les bénéfices, s'il y en a, seront pour moi... Voyez comme j'entends mes intérêts! ajouta-t-elle avec un pâle sourire.

Les deux hommes se regardèrent avec une expression impossible à décrire.

— Mademoiselle, dit le curateur, il est évident que les intérêts de M. de Sommerives nous feraient regarder comme avantageuse la proposition que vous faites; mais nous manquerions à un autre devoir en négligeant de vous faire toucher au doigt les risques que vous courez. Je ne voudrais pas être indiscret en m'enquérant de la fortune dont vous pouvez disposer; mais ce qui peut être naturel et sans graves inconvénients de la part d'un capitaliste, devient plus qu'une imprudence si vous n'avez pas de capitaux superflus, et si le seul motif qui vous entraîne est une idée philanthropique et généreuse, à coup sûr, mais irraisonnée, et, permettez-moi de vous le dire, peu raisonnable.

Le juge de paix lui tendit la main avec une émotion réelle.

— La pensée qui vous anime est digne de votre cœur, chère demoiselle. Mais à moi, qui connais votre situation, il doit être permis de vous mettre en garde contre une générosité si extraordinaire qu'elle est...

— Une folie, n'est-ce pas? acheva Nelly avec calme. Cependant, je suis bien résolue à agir. J'ai vingt-deux ans, je possède trente-huit ou quarante mille francs dont personne ne peut me demander compte, et il me plaît d'en user en faveur de ces pauvres gens que je connais, que j'aime depuis mon enfance, et à qui mon oncle a promis qu'ils ne seraient pas lésés.

— Mais encore faut-il vivre! s'écria le curateur, se penchant en avant et étudiant avec un redoublement d'intérêt cette physionomie à la fois émue et tranquille.

— J'ai quelques économies qui me permettront de payer ma pension chez les sœurs, jusqu'au moment où l'on aura des nouvelles de M. de Sommerives. Il ne s'agit que d'une courte attente: ou il gardera la fabrique, ou il la vendra, et alors, à lui ou à son successeur, je céderai le matériel que je vais acheter... Vous voyez que j'ai pensé à tout; c'est une affaire.

— Ce qui n'empêche que cette prétendue affaire peut être détestable pour vous! s'écria M. Thiret, sincèrement désolé.

Nelly lui tendit la main.

— Je suis profondément touchée de votre affection, dit-elle. Mais il ne faut ni insister, ni vous tourmenter. Qu'aurais-je fait de ma vie? Ma petite rente eût à peine défrayé mon entretien dans un couvent de province; j'y aurais tôt ou tard dû joindre mon travail; d'ici à quelques mois, je trouverai un labeur quelconque, et cela ne m'effraie pas, j'ai appris à honorer ceux qui gagnent leur vie.

M. Thiret passa brusquement la main sur ses yeux.

— Quand je pense, murmura-t-il, que vous avez sacrifié votre existence à votre oncle! Car je sais que vous auriez pu vous marier, mademoiselle Nelly!

— Je ne le regrette pas, dit-elle avec douceur.

— Et quand je pense aussi que mon cher vieil ami avait pensé à vous, avait assuré votre avenir!

— Oui, cette pensée m'est douce; ce n'est pas de sa faute si ses généreuses intentions n'ont pas été réalisées... Mais je sais que moi, j'accomplis son rêve le plus cher...

Et tout fut inutile. Elle sortit de cet entretien lasse, brisée d'avoir dû lutter et résister, mais heureuse d'avoir vaincu, et trouvant sa récompense dans la joie de pouvoir dire à ceux qu'elle rencontrait et qui l'interrogeaient avec inquiétude:

— Tout est arrangé, le travail va reprendre.

Quand elle rentra dans sa petite cellule du couvent, il y avait des lettres amoncelées sur sa table. Elle en avait déjà lu un grand nombre, de ces lettres plus ou moins banales, souvent assimilées à une corvée ennuyeuse par ceux qui les écrivent, et qui blessent parfois le cœur qu'elles prétendent consoler. Elle ne se pressa pas de les décacheter et s'assit près de la fenêtre, d'où l'on découvrait les maisons du village, dominées par le petit clocher d'ardoises, et un peu au-delà, la campagne avec ses arbres dépouillés et ses pièces de terre brune, la rivière grise et trouble, et les bâtiments ruinés et noircis dont la vue lui causait une impression douloureuse.

Il semblait que ces ruines la reportassent à la réalité, lui fissent sentir ce qu'elle venait de faire. Grâce à elle, grâce à un sacrifice qui, elle

le savait, exciterait plus de blâme que d'admiration, elle sauvegardait le travail, seul trésor de ce village. Grâce à elle il y aurait du pain sous ces toits de chaume, de l'espoir dans ces cœurs désolés. Mais combien de temps cela durerait-il ? Dans quelques semaines, quelques mois au plus, en tenant compte des retards et des difficultés de communication, Hubert écrirait pour faire connaître ses intentions. Il ne garderait pas la fabrique... Oh ! cela, elle n'en doutait pas. Trouverait-on un acquéreur ? Le sacrifice qu'elle accomplissait aurait-il un autre résultat que d'éloigner de quelques mois, d'une année peut-être la ruine des ouvriers ?

Elle était lasse et aussi un peu découragée, non parce qu'elle regrettait ce qu'elle avait fait, mais parce qu'elle craignait de ne pas obtenir le résultat qu'elle ambitionnait. Elle sentait d'ailleurs la nécessité de prendre un parti en ce qui la concernait personnellement. Tôt ou tard il faudrait évidemment se procurer des ressources, et son séjour chez les sœurs ne pouvant être que provisoire, il fallait trouver un asile. Rester au village eût été son désir intime ; mais sa situation était trop précaire, trop incertaine pour qu'elle osât songer à une installation.

Elle sentit le besoin d'écarter, au moins pour ce jour-là, cette question épineuse ; et, poussant un soupir involontaire, elle reprit les lettres qu'elle avait d'abord repoussées.

Tout à coup, elle tressaillit légèrement ; sur une enveloppe de papier épais, parfumée d'iris, elle venait de reconnaître l'écriture très personnelle et originale de M^{me} Herrison. Elle la décacheta, déplia le feuillet, et lut ce qui suit :

« J'ai appris seulement hier, mademoiselle, le malheur qui vous a frappée, avec tous les détails poignants qui en font vraiment une catastrophe. C'est un de nos voisins de campagne, M. d'Hautemard, qui m'a annoncé ce double deuil, cet incendie, et qui a ajouté à son triste récit des détails vous concernant personnellement, et qui m'ont causé un étonnement douloureux.

« Je sais combien vous étiez attachée à ces parents dont je conserve moi-même un regret profondément sympathique. Je sais aussi que les condoléances les plus sincères n'allègent pas la douleur, et que le temps seul pourra adoucir la vôtre.

« Mais j'espère n'être pas indiscrete en vous demandant si M. d'Hautemard a été bien renseigné, si cet incendie a, en outre des deuils qu'il a causés, réellement détruit vos espérances d'avenir, consumé le testament qui vous assurait l'indépendance ?

« S'il en est ainsi, je vous plains et prends un affectueux intérêt à vos projets. Vous êtes

« terriblement isolée. Moi aussi je suis seule ; voulez-vous passer quelques semaines avec moi ? Si vous n'avez aucun plan, si aucune maison amie ne s'ouvre devant vous, cet arrangement pourrait devenir définitif. Vous ne seriez pas ma demoiselle de compagnie (je déteste cette appellation, synonyme de souffre-douleurs), mais ma compagne, recevant, en échange de certains soins qu'on peut demander à une femme bien élevée et des heures que vous voudriez bien consacrer à ma maison et à moi-même, des honoraires qui, croyez-le, ne vous placeraient jamais à un rang inférieur.

« J'attends votre réponse avec un vif désir qu'elle soit favorable, et je vous prie, mademoiselle, de croire à mes sentiments bien sympathiques.

« L. HERRISON. »

La surprise de Nelly était allée croissant pendant la lecture de cette lettre. Elle la reprit une seconde fois, cherchant à définir l'impression qu'elle lui causait, pesant, scrutant chaque mot, et elle demeura cependant indécise, embarrassée, se sentant véritablement en face d'une énigme.

M^{me} Herrison n'était pas de ces femmes dont l'expression trahit ou rend mal la pensée. Elle était trop femme du monde et possédait à un trop haut degré l'habitude de parler et d'écrire pour ne pas dire exactement ce qu'elle voulait. Si une espèce de voile déguisait ses sentiments, si sa lettre avait un cachet banal et inexpliqué, c'est qu'il lui avait plu qu'il en fût ainsi.

Nelly y chercha vainement la trace d'une sympathie vraie. Elle se rendait compte que la mort de ses parents, si tragique qu'en fussent les circonstances, avait laissé M^{me} Herrison indifférente ; mais elle sentait aussi qu'elle avait volontairement atténué l'expression de condoléances banales. Elle ne pouvait trouver de sympathie même dans l'offre qu'on lui adressait. Elle avait beau se persuader que cette offre était un acte de bonté de la part de M^{me} Herrison, un secret instinct lui disait que la bonté véritable a plus d'élan et de chaleur, et elle ne pouvait se défendre de l'idée qu'il y avait une arrière-pensée dans le plan de vie qui lui était soumis.

Cette nuit-là, elle ne put dormir. Certes, la lettre de M^{me} Herrison était une réponse à ses incertitudes ; il y avait là pour elle une situation probablement avantageuse, et à laquelle la parfaite éducation de cette jeune femme ôterait certaines aspérités. D'autre part, elle sentait ce défaut de sympathie qu'elle se reprochait à la fois d'éprouver elle-même et de pressentir chez M^{me} Herrison. Enfin, la pensée d'Hubert se présentait à son esprit. Que ferait-il au retour du voyage inexpliqué qu'il avait entrepris ? Devenu propriétaire de Sommerives, ne se trouverait-il

pas en situation d'offrir son nom à la femme qu'il avait aimée jadis? La réponse ne serait pas douteuse, et le cœur de Nelly se serra à l'idée d'être témoin d'une union dont le bonheur lui semblait problématique. Mais des mois devaient s'écouler d'ici là, et le besoin d'argent était pressant. De plus, M^{me} Herrison revenait à Granlieu chaque année et la ramènerait dans peu de temps vers ce qu'elle aimait. Nelly, ayant consulté ses amis, pensa qu'elle devait accepter ce qui lui était offert.

Elle écrivit à M^{me} Herrison une lettre dans laquelle elle s'efforça de mettre de la chaleur et d'exprimer de la gratitude, et lui demanda un délai de deux semaines pour voir les premiers travaux repris.

Ayant désormais son existence assurée, au moins pour quelques mois, elle distribua aux ménages les plus pauvres les quelques centaines de francs qu'elle possédait, et confia au contre-maître le soin de ses intérêts.

Quand elle partit, par une brumeuse matinée de mars, la fumée couronnait les murs noircis de la fabrique, les ateliers réparés provisoirement étaient en pleine activité, et les femmes et les enfants, groupés en foule autour de la voiture qui l'emmenait, baisaient ses mains et même sa robe dans un délire de reconnaissance, pleurant son départ, et la suppliaient de revenir.

XVI

Quels que soient les déchirements d'un départ, on ne ressent ce qu'il entraîne de plus pénible que lorsqu'il est accompli.

Certes, Nelly avait éprouvé mille angoisses en disant adieu à ce pays, témoin de ses joies, consacré par ses deuils, et où elle avait goûté l'ineffable bonheur d'être utile, de faire du bien. Les regrets de ses pauvres lui déchiraient le cœur. Tout l'intérêt de son existence lui était enlevé; elle changeait de milieu, de situation, elle perdait son indépendance. Mais la souffrance aiguë des adieux occupait son cœur tout en le blessant. Quand elle se trouva seule dans

le wagon qui l'entraînait vers sa nouvelle vie, le calme se refit autour d'elle, en elle, l'exaltation tomba, elle ne se sentit plus soutenue par la vue de ceux à qui elle se sacrifiait, et pour la première fois elle comprit dans toute son étendue l'horreur de l'isolement.

L'isolement! S'il est cruel à tout âge, quelles tristesses navrantes n'offre-t-il pas à un cœur jeune, aimant, également prêt à se prodiguer et disposé à attendre beaucoup des autres, cherchant d'instinct un aliment, ayant besoin d'une atmosphère tiède et douce, et possédant cet instinct de profonde sympathie humaine, que les déceptions refroidissent trop souvent, mais qui semble, à vingt ans, la respiration même du cœur!

Il est des âmes que Dieu a faites très hautes, si hautes qu'elles dépassent les sommets humains, si désintéressées, que, sans cesser d'aimer ce qui les entoure, elles peuvent se passer des tendresses d'ici-bas, pour se concentrer tout entières dans l'amour divin où elles se plongent pour rayonner ensuite sur autrui. Quand une âme en est arrivée là, elle s'oublie tellement elle-même qu'elle ne cherche même plus le bonheur: elle l'a trouvé au-dessus de ce monde, et elle ne demande pas de retour pour ce qu'elle prodigue. Cependant tous n'atteignent pas à ces hauteurs: beaucoup peuvent marcher, courir, tous n'ont pas d'ailes pour voler et planer.

La nature de Nelly n'était certes pas entachée d'égoïsme. Elle avait la noble passion du bien, du dévouement, et pouvait en goûter les joies austères même alors qu'elle n'en recueillait ni succès, ni gratitude. Mais son dévouement avait besoin d'un objet tangible, et son cœur, très tendre, d'un retour d'affection, d'où qu'il vint. Aussi souffrait-elle de se sentir seule au monde, s'en allant sans scutien vers une existence inconnue, dépendante, et dont la durée même était incertaine, car le retour d'Hubert devait, elle le comprenait, l'éloigner de l'asile qui lui était offert.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

Les Modèles de la Femme



Ly a, dit un auteur anglais, trois choses auxquelles une femme doit ressembler et auxquelles elle ne doit pas ressembler :

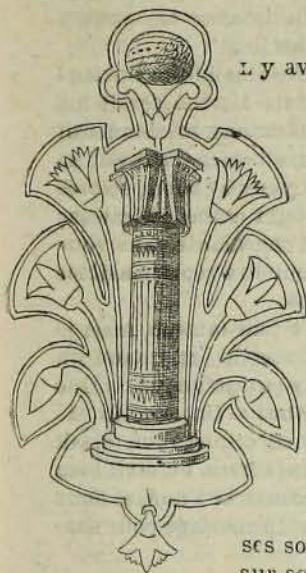
D'abord elle doit ressembler à l'ESCARGOT, qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu elle doit ressembler à un ECHO, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être l'HORLOGE DE LA VILLE, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

Un petit Bleu

(SUITE)



Il y avait une heure qu'elle avait pris possession de son appartement et déjà tout y était sens dessus dessous. Les journaux de mode empilés sur la table comme en cas de lecture, s'étaient envolés un peu partout : les robes aux patères, les chaussures sur les chaises, le linge aussi, il n'y avait plus de place nulle part ; Marthe et moi nous nous assimes sur le même tabouret, Valentine se débarrassa gentiment de ses souliers et s'assit à la turque sur son lit, où elle renversa d'un

coup tout le contenu d'une petite valise.

— Tenez, Marthe, dit-elle en puisant dans le tas, voici un collier dont les grains sont faits de feuilles de roses et d'ambre, gardez-le en souvenir de moi. Avec le collier, dont le parfum suffoquant indiquait les origines orientales, vint un crochet à bottines, un trousseau de clefs et une orange, tout ça enchevêtré sans qu'elle pensât même qu'il en pût être autrement.

Elle me donna une main en argent à six doigts, et fit je ne sais combien de signes mystérieux pour désensorceler l'objet. Je me suis mise à rire, et elle me dit avec un air fort scandalisé : Vous ne croyez pas au mauvais œil ?

— Non, mais votre amulette est fort drôle et fera très bien à mon porte-bonheur, je la porterai aussi fidèlement que si elle devait me défendre de la mort.

Valentine laissa glisser son pied mignon dont on apercevait les veines bleues à travers le bas transparent, s'arc-boutant contre le fer du lit et se penchant vers moi me dit d'un ton mystérieux :

— Mieux que cela, elle vous donnera un mari suivant votre cœur.

Le soir on joua des charades, Valentine nous habilla avec des tapis, des foulards, et sous ses doigts les oripeaux avaient l'air de quelque chose. Elle fit manœuvrer sa troupe théâtrale, comme un véritable impresario, joua, déclama, chanta en italien une invocation mélancolique à la lune, s'accompagnant d'une guitare qu'elle avait découverte dans un coin, et improvisa un bal pour finir.

— Comme je suis laide, me dit Marthe en se décoiffant le soir pour se coucher ; regarde mes cheveux, mes yeux, mon teint, tout est terne. Valentine est bien jolie.

— Je t'aime bien mieux qu'elle !

— Vrai !

Tout en parlant elle jouait avec mon amulette.

— Est-ce que par hasard, lui dis-je, tu regrettes de n'avoir pas ce joujou qui doit procurer un mari ?

Elle me regarda avec un tel étonnement que je vis bien que j'avais fait fausse route.

— Un mari ! je n'ai que quatorze ans ! Non, je ne pensais pas à cela, mais voyant Valentine si charmante et moi si disgraciée, j'ai eu ce soir un instant la crainte que cette belle étrangère ne m'enlevât ton cœur. Je vois bien que non maintenant, embrasse-moi et dormons.

Le lendemain Lucien entra dans notre chambre pour me demander je ne sais quoi.

— Dieu, que ça sent bon chez vous ! dit-il.

Et de fait, le collier de feuilles de roses machées avec du musc que nous avions mis à la fenêtre pour ne pas étouffer de ses parfums, avait laissé une traîne odorante dans l'air.

Et il ajouta :

— Donnez-moi donc ou prêtez-moi votre sa-
chet.

— C'est un collier qui me vient de Valentine ; veux-tu que j'en détache quelques grains ?

— Volontiers.

Marthe lui remit les grains et le gland brodé de paillettes qui formait le collier, et à partir de ce jour Lucien nous donna la migraine, tant ses vêtements se pénétrèrent de ce violent parfum. Oh ! collégiens !

Les parties de cheval, les charades, les sérénades prirent fin ; M^{me} Sindéri et sa fille partirent pour Sétif, et nous rentrâmes à Constantine ; moi pour être présentée dans le monde l'hiver suivant, Lucien pour regagner son collège.

Mon petit frère n'était plus le baby joufflu et rose qui se reposait naguère dans les bras de François, au milieu des vergues du *Sheliff*, ni l'enfant de chœur ayant juste l'âge de raison. Lucien, entre quinze et seize ans, était un adolescent imberbe, blond, grand, mince, avec des bras trop longs, des épaules trop étroites ; il avait gardé ses beaux grands yeux bruns, si doux, qui semblaient implorer une grâce quand leur regard velouté se posait sur vous. Depuis quelques jours ce regard s'était voilé d'une

profonde tristesse, les vacances touchaient à leur fin, il allait partir et partir seul. Pour sa nature aimante, un peu sauvage, ce départ renfermait mille douleurs cuisantes, et nous n'avions pas le courage d'en parler, sentant l'un et l'autre que le cœur nous manquerait aux premiers mots.

Je me rappelle la soirée qui précéda notre séparation. Nous avions quitté tous les deux le salon, où il faisait très chaud, et, nous donnant le bras, nous nous promenions sur la galerie, dans une obscurité complète.

Un grand carré de ciel faisait comme un trou noir, poudré de diamants, entre les colonnades de la maison. Tout à coup, le muezzin psalmodia l'heure du haut d'un minaret voisin. Ce chant inattendu me fit tressaillir. Lucien serra ma main avec son bras et me dit :

— Demain je ne l'entendrai plus, et tu ne l'appuieras plus sur moi !

Je fondis en larmes. Comme il faisait nuit, le pauvre enfant pleura aussi ; mais se raidissant, il se mit à me parler avec abandon de l'avenir.

— Je veux être chasseur d'Afrique, me dit-il avec un petit air brave que je ne lui connaissais pas ; il faut que j'arrive à Saint-Cyr.

Peu à peu il s'anima en parlant, et je restai stupéfaite, marchant à sa suite et sentant vaguement que mon rôle de grande sœur était fini, que je ne serais plus qu'une *filie* et que lui, l'*homme*, allait peu à peu prendre la première place dans la famille, dans la société ; je me sentis un certain respect pour Lucien, ce qui me parut si étonnant que je ne pensai plus à pleurer. Lui, grisé par ses paroles, par son chagrin, qu'il voulait étourdir, par ses espérances, que sais-je, parlait de drapeau, de gloire, de képi, le tout sans suite, mais avec des mots ardents que je n'avais jamais entendus dans sa bouche ; il finit par m'électriser, et c'est ainsi que nous nous consolâmes de n'être plus ensemble pour toujours.

Lucien soldat, c'était notre rêve à tous ; on fit fête à l'enfant quand on sut sa détermination, et maman ne l'appela plus que son petit Bleu. Elle ne se doutait pas alors que trente ans après, la mode s'emparerait de cette expression pour désigner ce qu'elle personnifiait dans son fils : La cavalerie légère !

Les années passent comme un rêve et, si on regarde en arrière, on se demande comment tant de jours se sont succédé sans laisser plus de traces. Quand Lucien revint à Constantine, ce fut à l'occasion de mon mariage ; il portait l'uniforme de Saint-Cyr et, sur ses manches, les chevrons de sergent ; c'était comme il l'avait dit. Mon frère était un charmant garçon, fin, distingué, à qui sa grande réserve donnait un air mystérieux qui n'était pas pour déplaire aux

demoiselles. Maman le comparait dans son cœur à ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau ; papa cherchait vainement, dans l'armée française, un général qui le valût ; et moi, en admiration devant ses longues moustaches blondes, ses mains blanches, je disais avec les yeux à tous ceux qui nous rencontraient :

— Je suis Lucienne et c'est mon frère Lucien !

... J'allais donc me marier ; Marthe serait ma demoiselle d'honneur et mon frère lui donnerait la main. Marthe aussi avait bien changé ; sa taille s'était arrondie, ses yeux s'étaient colorés et animés ; elle avait un teint d'une délicatesse exquise, et on la trouvait charmante sans vouloir analyser des traits peut-être répréhensibles au point de vue de la ligne.

Tout le monde l'aimait à Constantine, mais je l'aimais plus que tout le monde, et quand on apprît mon mariage, il n'y eut qu'un cri : « Que va devenir son amie Marthe ? » Un sourire répondait généralement à ce cri, et l'on disait volontiers : « Elle épousera le frère. » C'était bien notre plus cher désir, à maman et à moi, et nous attendions les cérémonies du mariage pour sonder Lucien.

Le jour de notre union, je n'eus guère le loisir de m'occuper des autres ; cependant, j'aperçus à travers ce vague qui enveloppe une mariée au milieu de si vives préoccupations, de si importantes démarches, j'aperçus dans la sacristie, au moment où je me retournais pour prendre ma place au milieu de la famille, un visage illuminé par la joie. C'était celui de Marthe appuyée au bras de mon frère, et dont la physionomie et l'attitude trahissaient la pensée intime. De sa part, on pouvait être sûr de ne pas essuyer un refus ; mais l'autre, le futur officier, le petit Bleu, que pensait-il ?

Sans doute, il ne rêvait encore que de son nouveau sabre, de son casoar, de sa belle moustache ; n'allions-nous pas compromettre le succès de nos projets en en parlant trop tôt ?

— Laissons faire, me dit maman à quelque temps de là ; il est encore trop jeune et ne paraît pas penser au mariage.

Après notre voyage de noces, fort écourté de par la volonté du ministre de la guerre, mon mari reprit son service d'aide de camp auprès de son général et je m'installai dans mon nid à moi : un petit coin arabe plein de cachet, avec ses tentures, ses lanternes à breloques, ses petits dômes peinturlurés ; un jardin précédait l'écurie, toujours dans des proportions minuscules ; mais tel qu'il était, je l'aimai tout de suite beaucoup et, quand mon mari était au Palais pour son service, j'y passais de longues heures à travailler ou à lire.

Lucien venait m'y rejoindre, généralement après sa promenade à cheval, vers trois heures, et sa nature un peu rêveuse s'accommodait d'une

installation sous *notre* arbre, avec la vue splendide d'El Kantara comme horizon. Quelquefois, Marthe avec sa mère venait nous surprendre et alors nous redevenions petits, jouant comme autrefois, ou riant de quelque bon souvenir évoqué en commun. Après une visite d'un quart d'heure, M^{me} Duchatel levait la séance, nous protestions et elle nous laissait Marthe.

Alors Lucien était tout à fait content; il s'animait en causant, oubliait sa cigarette, qui s'éteignait de dépit sur la table, et faisait des théories paradoxales pleines d'humour sur l'avancement, sur l'équitation, sur la valse ou sur le bonheur.

Quel gentil frère c'était alors; tendre, bon, attentif à faire plaisir et, à ses heures, gai comme un jeune pinson, un peu fou, mais toujours avec une apparence de sérieux qui ajoutait à la gaieté communicative de ses récits.

Un jour il était chez moi et Marthe aussi; elle devait rester toute l'après-midi avec nous, et, au lieu de fumer et de lire, Lucien, armé d'une baguette, à cheval sur une chaise de fer, imitait l'attitude roulante du major du 5^{me}, qu'il venait de rencontrer; puis on fit appel aux souvenirs de nos débuts en équitation; et, toujours sur sa chaise, Lucien le cou en avant, les bras serrés au corps, son pantalon tortillé au bas des jambes, rappelait, avec une exactitude fort drôle, le petit Lucien passant par-dessus la tête de l'Atélacma. Marthe riait de tout son cœur d'enfant; elle était rose comme une fleur, et sa petite robe de jaconas bleu frémissait aux épaules des secousses que le rire imprimait à toute sa petite personne.

Au plus beau moment, alors que Lucien simulait la mauvaise humeur du collégien, la porte du jardin s'ouvrit et nous vîmes entrer les dames Sindéri.

Non, jamais on ne vit cavalier plus véritablement déconfit. Devant le regard étonné de la belle Valentine, il rougit comme une jeune fille, balbutia en s'inclinant et peu s'en fallut qu'un fou rire, perfide de ma part, ne vint intempestivement au travers de cette situation ridicule.

Oh ! comme les diverses physionomies avaient tout à coup changé d'expression. Marthe, sérieuse; Lucien, une fois remis de son trouble, très empressé, fort galant; moi, pas contente, au fond, de voir arriver ces deux trouble-fête, que je n'aimais déjà pas trop et que des relations de quelques semaines, chaque année, n'avaient pu faire mes amies; les dames Sindéri, seules, paraissaient dans leur assiette et causaient avec une liberté d'esprit complète.

Quand elles se levèrent pour sortir, Lucien s'offrit à les accompagner, cela ne sortait pas des usages algériens; mais ce fut fini pour ce jour de notre joyeuse intimité à trois. Les circonstances firent que, cette année-là, il n'y eut plus de journée semblable à celle-ci.

Maman recevait le soir toutes les semaines; suivant les saisons et les visiteurs, on variait les simples plaisirs de ces réunions. Les dames Sindéri furent priées de se joindre à nous et, comme à Hamaouia, la présence de Valentine métamorphosa les soirées tranquilles en brillantes réunions pleines de fantaisies et de surprises. Lucien se multipliait, il employait sa semaine à creuser une *idée*; comédie, proverbe, opérette, ombres chinoises, danses de caractère, tout y passa; sous prétexte de répétitions on se voyait presque chaque jour, et, ainsi employé, le dernier mois de Lucien passa comme un rêve.

Je ne me mêlais que fort peu aux préparatifs savants de ces fêtes incessantes; non que je fusse rebelle au plaisir, mais je vivais dans le recueillement de mon bonheur, et je brodais des béguins, au lieu de jouer des proverbes, me contentant de deviner de temps à autre.

Marthe venait me tenir compagnie très souvent; elle me racontait en détails ce qui se disait et se faisait aux répétitions, et je suivais par ses yeux les progrès de telles ou telles petites intrigues, des froissements d'amour-propre, des rivalités, enfin de tout ce qui compose la vie intime d'une société de ce genre.

Un jour, elle vint plus tôt que de coutume, ôta son chapeau, alla prendre une petite brassière dans ma corbeille à ouvrage et, s'asseyant devant la fenêtre de ma chambre, me déclara qu'elle était là pour toute la journée.

— Eh bien, lui demandai-je, et la répétition? Je croyais qu'elle devait avoir lieu à trois heures.

— Non, Lucien est venu tantôt à la maison nous avertir qu'il était inutile de nous déranger; les deux gros rôles, le sien et celui de Valentine, ont besoin d'être mis au point d'abord; on nous avertira quand notre tour sera venu.

Je ne répondis pas, mais je me sentis contrariée de la réunion de ces deux noms de mon frère et de la jeune Levantine.

Pendant que Marthe cousait devant la fenêtre, je dessinais des festons penchée sur une table au milieu de la pièce et, plusieurs fois, en levant les yeux, j'avais vu Marthe, son ouvrage sur les genoux, oubliant son travail pour suivre je ne sais quelle pensée absorbante.

— A quoi songes-tu? lui demandai-je enfin.

Elle eut un petit sursaut, puis me répondit sans embarras :

— Je pensais à Lucien.

— Et peut-on savoir, repris-je un peu moqueuse, la nature de tes pensées sur mon frère?

— Elle ne le rendra pas heureux!

— Qui, elle? m'écriai-je en abandonnant mon crayon et ma mousseline pour me rapprocher de sa chaise.

— Valentine qu'il aime. Lucien est très doux, très tendre; il a des sentiments profonds et dé-

licats, que le moindre froissement fait replier en dedans. Ton frère a du tempérament de l'escargot, ajouta-t-elle en essayant de rire; Valentine ne se doute seulement pas de ce qu'elle le fera souffrir rien qu'en ne le devinant pas...

Elle pleurait; pauvre petite Marthe...

Et je fis comme elle, atterrée par cette révélation. Voilà donc articulée, cette crainte vague qui me poursuivait depuis si longtemps! Il ne me vint pas à l'esprit de combattre le dire de Marthe, d'en vérifier l'exactitude, de consoler ma chère, chère petite sœur. Non, non, elle disait vrai, c'était indéniable, comment tout le monde ne s'en apercevait-il pas? Et consternée, assise aux pieds de Marthe, je répétais plusieurs fois machinalement :

— C'est un grand malheur, c'est un grand malheur!

Marthe était un ange. A partir de ce jour je cessai brusquement d'aller où je savais rencontrer les deux Levantines que j'exécrai du fond de mon cœur. Elle, la petite amie de notre enfance, se rapprocha au contraire de Valentine; en toutes circonstances elle l'associait à sa vie, et comme je lui en témoignais mon étonnement, elle me dit avec la grande simplicité de son abnégation :

— Je vais tâcher de la rendre digne de lui.

— Tu veux blanchir un nègre, m'écriai-je avec humeur; mais au fond j'admire la vertu sublime de Marthe, et j'allai tout raconter à maman.

Elle fut d'abord incrédule, Lucien très correct dans ses relations avec nos jeunes et nombreuses amies, ne donnait aucun signe de préférence; cependant notre mère se rappela que c'était à sa demande qu'elle avait invité ces dames à venir chez nous; il avait même fallu qu'il insistât, elle, ne se souciant pas d'introduire cet élément nouveau dans une demi-intimité, puis le choix des rôles et quelques autres détails la frappèrent; mais il n'y avait rien à faire, le congé de Lucien finissait dans quinze jours, et Paris se chargerait de faire oublier Mademoiselle Valentine.

Ce que Marthe avait résolu recevait un commencement d'exécution. Une autre jeune fille, à sa place, eût boudé sa rivale, eût au moins dans son for intérieur fait un triste retour sur elle-même; non, elle ne s'attendrit pas en songeant à son douloureux mécompte, elle ne s'aigrit pas devant les comparaisons d'où il ressortait que mon frère allait à une autre. Marthe, avec un courage héroïque, un tact inimitable, commença l'œuvre ingrate de la régénération de Valentine.

Je dis ingrate, non que la Levantine fût méchante; certes, ceci n'entrait dans la pensée d'aucun de nous; elle était bonne, généreuse, facile à attendrir, et c'était un de ses charmes; mais elle était d'une inconsistance, d'une légè-

reté, qui dépassaient toutes mesures, cédant à toutes les impulsions pour revenir ensuite à son indolence d'orientale.

Marthe s'était faite son amie; elle allait la voir souvent à l'hôtel des Colonies où elle était installée pour tout son séjour. Quand elle arrivait avant onze heures, la paresseuse Valentine la recevait dans son lit, à moins qu'une promenade à cheval, organisée la veille au bal avec ses danseurs, ne l'eût conduite de la danse à l'écurie. Elle avait comme chaperon dans ces sortes d'équipées un oncle, moitié chrétien, moitié musulman, être inoffensif et insignifiant qu'elle manœuvrait à sa guise.

— Valentine, levez-vous, je vous en prie, disait Marthe avec l'accent de la prière.

Valentine s'étirait longuement, chaussait des mules, enfilait un jupon qu'elle attachait avec des épingles, allait s'asseoir sur ses jupes mises en tas sur un fauteuil et commençait à raconter n'importe quelle histoire amusante, tout en roulant sur ses doigts les anneaux brillants de ses cheveux d'ébène, ou faisant sauter sa babouche brodée d'or sur le bout de son petit pied brun.

— Je m'en vais, grondait Marthe en se levant.

— Non, non, chérie, je vais être sage.

Et la câline l'enlaçait de ses bras, faisant enfin ce qu'on lui demandait.

La première réforme à laquelle Marthe s'attacha fut celle de la toilette de Valentine où les épingles jouaient un rôle prépondérant; non pas des épingles honteuses, destinées à cacher une avarie subite, mais des épingles hardies, nombreuses, semées le long des coutures, dans l'ourlet, partout en guise de raccommodage; puis elle chercha à donner un goût plus discret à la jeune étrangère, qui se drapait par exemple dans une robe de chambre d'un rouge intense et descendait ainsi à la table d'hôte.

Par obéissance, elle partagea ce vêtement en deux, ce qui ne fut ni long ni difficile, les coutures étant fauflées seulement. Puis dans son zèle d'obéissance, elle jeta un morceau sous le lit et l'autre sous le canapé.

Marthe me parla pendant deux jours de cette victoire dont elle était fière; le troisième, je sortis pour aller chez ma mère. Je croisai en route Valentine; elle avait une robe grise avec une blouse Garibaldi du plus beau rouge, sur la tête une toque molle semblable; c'étaient les deux morceaux de la robe de chambre qui avaient fait leur jonction en dépit de Marthe!...

— Je m'y prends mal, pensa celle-ci; corrigeons le dedans, et la forme s'amendera.

Valentine écouta, embrassa, promit d'aller à la messe le dimanche, arriva à l'*Ite missa est*, faisant résonner l'impertinent cliquetis de ses bracelets et tout à l'avenant.

— Valentine, lui dit un jour tristement Marthe, puisque vous ne voulez pas vous civiliser, je ne

vous verrai plus autant; ma mère trouve que vous êtes une compagne compromettante, et ce sont presque des adieux que je vous fais aujourd'hui.

Marthe espérait que ces paroles sévères frapperaient un coup décisif. — Point : Valentine pleura, poussa les hauts cris, lui donna son portrait en Gitane, lui coupa une mèche de cheveux qu'elle mit sur son cœur. Cela lui parut plus simple que de se corriger.

Le soir, à la musique, elle racontait à tout le monde qu'elle était bien malheureuse, son amie Marthe l'ayant abandonnée.

— Pourquoi? lui demanda-t-on.

— Parce que j'ai trop de défauts, répondit-elle en abaissant ses longues paupières sur ses joues rouges de déplaisir.

Mais je n'ai pas dit ce que nous appelions alors : aller à la musique. Tous les jeudis soirs, le 36^e jouait, dans les galeries du Palais, les meilleurs morceaux de son répertoire : *Il crociato*, *Il ballo in maschera*, *le Chalet*, *Il trovatore* et autres choses analogues, que nous trouvions d'autant plus belles que nous ne connaissions guère d'autre musique. Du reste, on écoutait peu; le général en conviant la société à venir entendre les solos de clarinette ou les rentrées du trombone, avait surtout en vue de nous ouvrir ses jardins où l'on se promenait en causant, au bruit des cuivres, assourdis par la distance. Des globes de couleurs dans les arbres éclairaient suffisamment l'auditoire, et laissaient dans l'ombre ceux qui préféraient causer dans la demi-obscurité.

Tel était le cas de Lucien et de Valentine, le dernier jeudi qui précéda le départ du Saint-Cyrien. Cette fois un clair de lune splendide faisait tort aux lanternes rouges et vertes, et l'on voyait aussi nettement les extrémités du jardin que son centre.

A une de ces extrémités se détachait le grillage de l'autruche, notre amie d'enfance; elle était morte, peut-être de tous les bonbons dont nous l'avions nourrie, et sa cage était devenue une tonnelle. A l'entrée l'on voyait toujours le banc où nous avions partagé notre premier goûter avec Marthe.

Il était occupé à cet instant par mon frère et M^{lle} Sindéri. Lui, parlait avec animation, elle écoutait, sa tête charmante un peu baissée.

Qu'est-ce qu'ils se disent? pensai-je avec dépit; ça ne va pas finir, ce tête-à-tête!

Ils devinèrent sans doute mes réflexions débilitantes, car se levant tous deux, ils vinrent à moi avec leur plus charmant sourire; Lucien avait à sa boutonnière une fleur de grenadier prise sans doute dans le bouquet du corsage de Valentine. Ne me souciant pas de prendre part à leurs épanchements, je rentrai dans le centre

du cercle où ils me rejoignirent; et la soirée s'acheva paisiblement.

Mon mari, au moment du départ, pria Lucien de me reconduire chez moi, le général le gardant une heure encore pour dépouiller un courrier important qui venait d'arriver du Sud; Lucien et moi nous nous trouvâmes donc seuls à dix heures à la porte de ma maison.

— Veux-tu que je monte? me demanda mon chevalier; nous attendrons ensemble le retour de Jacques.

— Bien volontiers; allons au jardin, il fait si beau.

— Non, j'ai à te parler et j'aurais peur d'être entendu de l'écurie par l'ordonnance.

Il me sembla que la voix qui prononçait ces paroles était altérée; je ne répondis pas, prise d'une vague inquiétude. Qu'allait-il me dire? Hélas! je ne le savais que trop.

Nous nous assimes au salon. La fenêtre ouverte nous versait une lumière éblouissante, la lune ayant l'air de s'être avancée pour nous éclairer de ses blancs rayons.

Mon frère s'assit tout près de moi, me prit la main et me dit :

— Lucienne, je viens d'avouer mes espérances à Valentine qui veut bien m'attendre jusqu'à l'année prochaine, époque où je viendrai dans un régiment d'Afrique, afin de me réunir à vous.

— Tu veux épouser Valentine? lui répondis-je d'une voix blanche; tu as sans doute l'avis de nos parents?

— Non, petite sœur, et c'est pourquoi je tenais à te parler ce soir. Ne te moque pas de moi, si je t'avoue que j'ai le cœur tellement rempli de cette affection, que je n'ose pas en parler même à notre mère; j'ai pensé que tu voudrais bien t'en charger, plaider ma cause, notre cause, dire combien nous serons des enfants soumis et aimants; enfin présentée par toi ma demande aura toutes les chances pour elle.

— Jamais nos parents ne consentiront.

— Pourquoi? me dit-il avec un étonnement profond.

— Parce qu'elle n'est pas digne de toi.

Lucien abandonna ma main et, se levant, me dit en arpentant le salon :

— Allons, je vois que tes vieilles rancunes d'enfant subsistent. Tu n'as jamais compris Valentine. Je t'abandonne la forme, oui il y aura bien des choses à corriger, et après tout, il faut tenir compte de ses origines; elle aime le rouge, préfère le bal à la lecture, tend une main loyale à ses amis, au lieu de leur faire une révérence en rougissant comme les autres jeunes filles; tout cela s'apprend, ce qui ne se donne pas c'est un cœur comme le sien; sais-tu que nous nous aimons depuis son premier séjour à Hamaouia; sais-tu que c'est pour la mériter que je travaille depuis cette époque; sais-tu que c'est

pour me voir qu'elle est revenue ici? Ah! Lucienne, cette enfant m'aime comme je l'aime et, pour moi, elle modifiera ce que nous voudrions.

— Tu te trompes encore une fois et j'en ai la preuve. Marthe avait lu ton secret dans tes yeux; Marthe qui, elle, t'aime, nous aime de tout son cœur, ce cœur dévoué, généreux que tu n'as pas pris la peine d'étudier, tes yeux étant occupés ailleurs, Marthe a essayé la transformation, l'éducation de Valentine; elle y a usé les ressources de son esprit, la bonne volonté de son dévouement; il a fallu y renoncer.

— Marthe a fait cela, s'écria Lucien en revenant vers moi, Marthe a fait cela! Oh! chère petite amie, combien je vais l'aimer davantage; elle m'a deviné, elle m'a compris; elle n'est pas jalouse comme toi, ma chérie.

Je haussai les épaules sans répondre; que dire! il ne comprenait rien en dehors de son amour.

— Enfin, me promets-tu de parler pour nous à maman; mais, tu comprends que si tu dis toutes les vilaines choses que tu viens de me raconter à moi, je ne te charge de rien du tout.

— J'aime autant ça.

— Alors je compte que tu sauras te taire absolument; je me charge moi-même de mes affaires.

Mon mari tournait l'angle de la rue. Lucien mit son sabre, m'embrassa fraîchement et sortit.

Alors je pleurai amèrement; nous n'avions plus que deux jours à passer ensemble, et voilà que nous étions à moitié brouillés.

Je le vis passer sous la fenêtre, son képi sur les yeux; il marchait vite. Tout à coup, il revint sur ses pas, s'arrêta au-dessous de moi et, avec la main, il m'envoya un baiser qu'il souffla ensuite le long de ses doigts, comme on lui avait appris à le faire quand il était tout petit. Je lui rendis joyeusement ce cher témoignage d'affection, et je priai de tout mon cœur pour que Dieu l'éclairât.

Je ne parlai pas de notre querelle à nos parents; je les savais sur leurs gardes et il me répugnait de trahir la confiance de mon frère; il partit sans que rien transpirât de ses espérances.

Lucien écrivit de Marseille; il avoua ses sentiments, son désir d'épouser Valentine et la promesse qu'il avait emportée d'elle.

La lettre était si tendre, si respectueuse, que mon père et ma mère le plainquirent sans trop se fâcher; cependant papa échangea avec lui une correspondance assez serrée. Lucien répéta jusqu'au bout la même chose: « Je l'aime, je vous aime; nous vous fléchirons, j'attendrai. »

Pendant ce temps, M^{me} Sindéri s'en allait de maisons en maisons, racontant, avec des airs mystérieux, que sa fille était fiancée, que ces dames partaient pour Constantinople chercher les diamants de famille et la dot considérable

que les oncles de la jeune fille allaient lui donner à l'occasion de son mariage.

En attendant, comme le voyage était fort coûteux, elle alla trouver M^{me} Bancel, une revendeuse de la rue Desnoyers, et lui donna ses robes et quelques objets curieux rapportés d'Italie au dernier voyage; le préfet lui fournit le passage sur mer et, moyennant ces précautions, elles partirent; il y avait un mois que Lucien nous avait quittés.

Un an a passé sur nos soucis; nous évitons d'en parler, sentant bien qu'il n'y aura rien de décisif avant le retour de Lucien et celui de Valentine, qui coïncideront et ne peuvent tarder beaucoup, le général ayant demandé mon frère comme officier d'ordonnance. La société mobile de Constantine s'est presque complètement renouvelée dans ces douze mois; deux régiments sont rentrés en France, deux autres sont arrivés de Sétif. Je reçois la visite d'une de ces nouvelles venues qui me dit entre autres menues nouvelles:

— Je viens de rencontrer une ravissante Espagnole avec sa mantille et son éventail; elle est de passage à Constantine, se rendant à Oran où sont les propriétés de son mari.

— Vous la connaissez?

— Pas du tout, c'est M^{me} X qui m'a donné ces détails; elle savait seulement que c'est une jeune mariée et qu'elle est fort riche.

Le même soir, comme il faisait un temps doux et fort agréable pour la marche, je sortis de la ville et me dirigeai du côté par où mon mari devait rentrer.

Je n'avais pas fait cent pas sur la place de la Brèche que j'aperçus, venant à moi, une victoria très basse où une jeune femme, drapée dans de la dentelle noire, causait avec un gros monsieur au type étranger. J'étouffai un cri de surprise: l'Espagnole, c'était Valentine...

Elle me vit, me reconnut, dit vivement quelques mots à son mari, qui fit arrêter aussitôt la voiture, et, avant que je fusse revenue de ma surprise, la jeune femme était dans mes bras.

L'effarement où j'étais m'enlevait la faculté de parler. Elle, tout gentiment, pour me donner le temps de me remettre, me présentait à son époux, M. Lopez y Rivas; puis toujours le rire aux lèvres, elle me demanda des nouvelles de Lucien:

— Oh! chérie, quel bonheur pour lui que je sois mariée; il aurait été malheureux avec moi. Jamais je ne ferai une femme sérieuse, n'est-ce pas, Manoël?

Manoël s'inclina gravement en signe d'assentiment.

Puis elle m'invita à déjeuner pour le lendemain; je la remerciai assez froidement, lui dis quelques mots qui ne signifiaient rien, et me séparai d'elle.

Mais au lieu de continuer ma promenade, j'allai vite chez maman et, sans prendre le temps de l'embrasser, je lui criai :

— Valentine est mariée à un gros Espagnol !

Papa laissa éclater une joie sans mélange ; maman porta sa main à son cœur comme si elle ressentait une vive douleur :

— Ah ! mon pauvre petit ! soupira-t-elle.

C'était le jour aux événements ; mon mari vint nous rejoindre au débotté et nous annonça que Lucien s'embarquerait pour l'Algérie la semaine suivante ; il était nommé au 3^e chasseurs et attaché au général commandant la division à titre d'officier d'ordonnance.

Ces huit jours furent bien remplis dans la maison paternelle. Encaustique, rideaux blancs, ponçage du marbre, lavage des faïences ; maman sur les échelles, papa à la cave, Joséphine repassant ; la lessive, les maçons à l'écurie, enfin, du travail à en perdre l'esprit. Songez donc, le Benjamin allait s'installer pour toujours à la maison. Toujours !

Je renonce à décrire les splendeurs virginales de la chambre du jeune officier ; les flots de mousseline voilaient le lit et la fenêtre ; le pigeon empaillé surmontait la bibliothèque de notre enfance. Sur la table, il y avait encore les deux pupitres, face à face, où nous faisons nos devoirs ensemble ; celui de Lucien sculpté à la pointe du couteau ; le mien illustré de bons-hommes chevelus. En ouvrant le tiroir de cette table, on retrouvait encore la boîte de couleurs qu'on avait donnée à Lucien pour qu'il se laissât arracher une petite dent blanche qui brillait au doigt de ma mère, sertie dans l'or. Oh ! que de souvenirs dans cette salle d'étude, devenue chambre de soldat !

Mon père, les mains dans ses poches, sifflant un air de *Fidélité* qui ne venait à ses lèvres que dans les grandes circonstances, inspectait le travail et prodiguait comme toujours les plus grands éloges à ma mère sur la tenue de la maison. Nous étions tous heureux, car le mariage espagnol de Valentine simplifiait et déblayait singulièrement la situation.

Le samedi venu, il ne restait plus un anneau de rideau à poser, plus un grain de poussière à chasser : l'œuvre de nettoyage et d'installation était parfaite ; ma mère, quand je vins la trouver ce jour-là, était absorbée par ses préparatifs du dessert du lendemain, car elle ne s'en remettait à personne de ce soin pour une pareille solennité : elle *faisait les compotiers*, suivant une locution qui n'est pas française, mais que nous comprenons toutes.

Comme elle me comptait pour peu de chose à ce moment-là, chère mère ! c'est à peine si elle me permettait de lui présenter les feuilles et la mousse destinées à ses pyramides de fruits. Son gendre, sa fille, son mari, tout cela avait disparu ; i

n'y avait plus au monde que Lucien avec ses grands yeux bruns, sa moustache blonde, Lucien son fils !

Le lendemain, le télégraphe aérien qui disloquait ses grands bras blancs, sur le tableau noir de l'administration, en attendant l'électricité alors inconnue en Algérie, annonça l'arrivée du courrier de France... Notre voyageur, pour qui nous avions retenu la place unique de la malle, serait là vers les quatre ou cinq heures.

Quelle impatience chez nous, que de ruses pour tromper le temps ! A la fin, n'y tenant plus, nous prenions le chemin de Philippeville, c'était la route du courrier ; nous allions au-devant de lui.

A cent pas de la ville, j'aperçus devant nous l'écharpe blanche de Marthe qui s'envolait autour de sa svelte personne et lui faisait comme deux ailes pour voler au-devant de l'ami ; sa mère marchait prosaïquement, comme une simple mortelle, un peu essoufflée par l'embonpoint et l'émotion, car nous l'aimions tous à peu près autant, le cher petit Bleu.

On rit les uns des autres en constatant notre impatience et ensemble on avança péniblement dans les pierres, la poussière, la chaleur de cette affreuse route.

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture ? demandait père, qui, étant myope, voyait ce jour-là des voitures à tous les tournants.

— C'est un mulet, papa, il est chargé d'orge.

— Est-ce que je n'entends pas des grelots ? demanda M^{me} Duchâtel qui était un peu dure d'oreille.

— Non, maman ; c'est le forgeron du *gourbi*, qui tape sur l'enclume.

— Le courrier est très en retard, reprenait ma mère.

— Certainement, l'heure est passée à la Brèche depuis longtemps.

On regardait les montres : il était trois heures et demie.

— Ah ! cette fois j'entends un fouet, des grelots et j'aperçois un gros nuage qui roule sur la route, c'est la malle ; Marthe et moi nous nous mettons à courir.

Tout à coup mon amie s'arrête brusquement et me serre le bras ; elle est pâle comme une morte, et je devine ces mots qui ont peine à sortir de ses lèvres décolorées :

— La place de Lucien est vide... il sait tout !

— Monsieur ! nous crie le conducteur sans ralentir sa course, j'ai attendu M. Lucien vingt minutes, il n'est pas venu ; il a fallu partir, l'heure était passée ; il aura manqué le bateau...

Ah ! quel retour ! Comme maman était lourde, comme papa se pliait en deux, comme le chemin était raide, le soleil brûlant ! Nous ne parlions pas, nous nous trainions : quelque chose de plus

qu'une simple déception pesait sur nos cœurs : nous pensions tous au mariage de Valentine.

Le vaguemestre que nous rencontrâmes nous remit les lettres à notre entrée en ville ; il y en avait une de Lucien datée du port de Marseille, nous disant sa joie en termes émouvants. Qu'était-il donc survenu ? Mon père courut au télégraphe, il était trop tard, le jour tombait, on n'aurait de réponse que le lendemain matin.

Je ne peux pas dire nos angoisses pendant cette nuit d'attente ; nous en étions venus aux plus sombres suppositions, et le moindre bruit nous faisait tressaillir.

Le lendemain, au lever du soleil, on nous apportait la réponse au télégramme de la veille : *Je suis malade à l'Hôtel des Voyageurs, venez me chercher.* — Lucien.

Ma mère et mon mari partirent à l'instant, dans une bonne voiture, retenue à l'avance. Ils nous ramenaient le soir même notre cher malade. Ah ! quel changement, quels ravages ! Comment trois jours de souffrances avaient-ils pu altérer pareillement ce jeune visage ?

Nous étions tous rangés devant la portière ouverte de la berline. Joséphine et le sapeur élevaient deux lampes au-dessus de nos têtes, car il faisait nuit noire. Maman était descendue la première, et affichait une certaine gaieté qui ne trompait personne, et lui grelottant la fièvre, hâve dans son caban bleu, essayait en vain de se soulever en s'appuyant sur mon mari.

Il descendit pourtant de voiture, aidé, presque porté par les siens ; quand on le mit dans son lit il perdit connaissance, et il fallut un quart d'heure de soins pour le faire revenir à lui.

— Que t'a-t-il dit ? demandai-je à ma pauvre mère, brisée de ce voyage, en la débarrassant de ses vêtements.

— Quand je suis arrivée, il était dans son lit ; il m'a tendu les bras, a caché sa tête sur mon épaule et m'a dit tout bas : Je sais tout, emmène-moi.

Depuis, il n'a plus parlé.

La crise aiguë de cette maladie amenée par le chagrin dura peu, mais alors commença une crise morale bien autrement inquiétante. Il gardait un silence farouche, et assis dans un fauteuil, les yeux à demi clos, laissait couler les heures ; on lui disait de venir dîner, il obéissait comme une machine, touchait à peine à ce qu'on lui servait, et retournait à son immobilité aussitôt que possible.

Il aurait eu besoin de dégonfler son pauvre cœur, de dire ce qui l'étouffait, et le docteur Vadel, notre ami, qui savait la cause de cet état, cherchait vainement à provoquer un éclat.

— J'aimerais mieux lui voir une bonne colère, disait-il en mâchant la pomme d'ivoire de sa canne, au moins on le sentirait vivre. Si je tenais Valentine, ajoutait le brave homme en re-

levant ses lunettes d'or sur son nez court et cassé, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure. Que le diable confonde les femmes !

Ma maison était plus tranquille que celle de mes parents, surtout dans la journée, alors que mon petit Jean, mon fils à moi, dormait dans son berceau ; quand Lucien put marcher, mon mari me l'amena plusieurs fois, et bientôt le malade de lui-même vint s'installer chez sa sœur, la regardant aller et venir, travailler, chanter ; il ne disait rien ; mais il avait un air apaisé qui nous donnait confiance.

Un jour, Marthe vint pour m'apprendre à faire de la confiture de cédrats. L'ordonnance fit un beau feu clair, mit la bassine sur les charbons ardents, coupa les fruits, pesa le sucre, suivant nos indications ; puis la consigne exécutée, s'assit à l'écart prêt à venir au premier appel.

Lucien arriva comme le sirop commençait à bouillir ; il monta au salon, s'assit devant la fenêtre ouverte, et se mit à rêver ce triste rêve silencieux qui lui faisait tant de mal.

— Lucienne, montons, me dit tout bas Marthe, je vais essayer de le faire parler, ce silence me déchire le cœur. Dis à Thomas de tourner jusqu'à ce que ça monte, puis de retirer la bassine et d'appeler.

Thomas, armé de l'écumoire, se mit gravement à tourner le sirop, nous assurant qu'il n'y avait rien à craindre.

Quand nous entrâmes au salon, Lucien vit Marthe et son visage s'éclaira d'un pâle sourire ; il se leva, vint à elle et lui baisa la main.

— Assieds-toi, lui dit-elle en le tutoyant, ce que, malgré les réclamations de mon frère, elle ne faisait plus depuis qu'il était entré à Saint-Cyr. Assieds-toi, nous avons le temps de causer pendant que ça bout en bas.

— Sais-tu, continua-t-elle d'une voix tranquille et douce, que Valentine est mariée ?

Mon frère tressaillit, c'était la première fois que l'une de nous osait prononcer ce nom devant lui. Il hésita un moment à répondre, puis d'une voix assez ferme :

— Oui, je le sais ; on me l'a dit à bord, au retour.

— Lucienne l'a vue, continua Marthe, comme si elle eût pensé faire plaisir à un indifférent en lui contant un fait divers quelconque. Elle était en voiture avec son mari ; un gros Espagnol très brun, qui dit : *à la disposition de usted* quand elle lui parle. Elle est devenue Espagnole aussi ; elle porte une mantille, un éventail et des fleurs dans la rue.

Lucien avait abandonné sa pose nonchalante ; assis tout près de Marthe, le coude au genou, le menton dans la main, il était tout yeux et tout oreilles.

Marthe continua, se voyant écoutée :

— Quand elle a vu Lucienne, elle a fait arrêter

sa voiture, s'est jetée au cou de la sœur, et lui a dit... Oh! mais ça brûle! s'écria-t-elle en se précipitant vers l'escalier de la cuisine. Je la suivis.

Dans l'ombre de l'escalier elle me serra vivement la main :

— J'ai réussi, il parle; nous le guérirons.

Rien ne brûlait, bien entendu, et Thomas parut offensé de notre présence; il remit l'écumoire aux mains de Marthe, et alla reprendre sa place dans l'antichambre à portée de notre appel.

Nous nous étions assises devant la table couverte de fruits. Marthe enlevait soigneusement la peau des cédrats avec un doigt de chair, me la passait et je la piquais pour la jeter ensuite dans l'eau froide.

Lucien, voyant que nous ne remontions pas, descendit. Il prit une chaise de bois blanc, s'assit à califourchon et nous regarda faire en silence. Il espérait que Marthe reprendrait d'elle-même la conversation où nous l'avions brusquement interrompue.

Mais Marthe paraissait avoir complètement oublié l'Espagnole.

Alors, Lucien se décida :

— Tu disais que Mademoiselle... Madame Lopez avait parlé; qu'a-t-elle dit ?

— Elle a parlé de toi.

— Sans doute pour dire que j'étais un fameux niais de croire à la parole d'une jeune fille qui s'était engagée à m'attendre.

— Non, répondis-je, directement interpellée; elle m'a seulement dit que c'était un bonheur pour toi de ne pas l'épouser, qu'elle n'avait rien de ce qu'il fallait pour te rendre heureux.

Lucien se leva, saisit sa chaise et la brisa en la lançant contre le sol.

L'ordonnance, de la place qu'il occupait, ne pouvait entendre notre conversation; mais il entendit ce grand fracas de meuble brisé et rentra vivement pour savoir ce qui arrivait. Il regarda ahuri la chaise, dont les pieds se tordaient dans tous les sens; il interrogea du regard nos trois physionomies impassibles, et, ne pouvant comprendre, se borna à relever les morceaux de bois éclatés.

— Emportez ça, lui dit mon frère, c'est du bois pourri; vous en ferez du feu.

Thomas obéit; il rencontra dans la cour un camarade, et nous l'entendîmes qui disait en passant sous notre fenêtre :

— Conséquemment, le lieutenant a une rude poigne; avec ses yeux machés et ses mains de demoiselle, il vous a démonté une chaise comme si qu'elle serait de verre.

Cette réflexion nous fit sourire et Lucien, apaisé, haussa les épaules avec un air bon enfant qui nous rendit tout à fait courage.

Ce fut en effet le point de départ de sa guérison morale; à force de parler avec nous de Valentine, il y pensa moins étant seul; il comprit enfin le vide de ce cœur et de cette cervelle; il se releva peu à peu, et ne garda bientôt plus qu'une affection plus vive pour la modeste et dévouée créature qui avait cherché à rendre Valentine digne d'une affection sérieuse, qui avait eu le courage ensuite de lui dire la vérité sur elle.

On parlait vaguement, à cette époque, d'envoyer une expédition dans le Sud : l'équivalent d'une promenade militaire, pour montrer nos soldats, sous les armes, aux tribus un peu récalcitrantes depuis quelques mois; ceci nous intéressait fort, nous autres jeunes femmes qu'on menaçait d'un veuvage de six semaines, avec des chances de coups de fusil pour nos maris.

Un matin, mon amie Geneviève de Chabrol entra chez moi avec un visage décomposé et me dit sans préambule :

— C'est décidé, et Jean en est !

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, est-ce que Jacques et Lucien partent aussi ?

— Eh! certainement, ils vont suivre leur général !

— Que nous sommes malheureuses !

Geneviève n'était pas pour les plaintes stériles :

— Ma chère amie, me dit-elle, si je suis venue vous trouver, c'est pour tâcher de parer, autant que nous le pourrons, aux tristesses de cette séparation; il faut que nous partions aussi !

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

Economie Domestique

MOYEN DE CONSERVER LES FOURRURES

Pour préserver les fourrures des mites, il faut les battre fortement dès qu'arrive l'été, afin d'en faire sortir la poussière ou les œufs des mites qui pourraient s'y trouver. Ensuite on les enferme dans des caisses doublées de papier goudronné; les mites, ne pouvant supporter l'odeur du goudron, périssent immédiatement. Au moins une fois par mois, les fourrures seront sorties des caisses et de nouveau battues vivement.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : La nouvelle direction de l'Opéra. — Opéra-Comique : *Les Folies*, de Regnard, et la reprise de *Lakmé*. — *Le Menuet de l'Impératrice*, opéra-comique de salon. — Musique nouvelle.



OUT est rentré dans l'ordre sur nos deux premières scènes lyriques et, à l'Opéra, la perspective d'une direction plus artistique, avec MM. Bertrand et Colonne, semble avoir ranimé toutes les bonnes volontés. Les réformes projetées par le nouveau directeur et approuvées par le ministre, offrent de réels avantages pour l'art comme pour le public. Ainsi on montera un plus grand nombre d'œuvres nouvelles. Puis, trois samedis par mois, on aura une représentation à prix réduits, dite *représentation de famille*, d'où ne seront exclues aucune des nouveautés qui auront pu être créées les jours d'abonnement. Une *représentation de gala*, à prix spéciaux, sera donnée tous les premiers samedis du mois et consacrée à la résurrection d'une œuvre ancienne, xvii^e ou xviii^e siècle. La Comédie-Française prêterait son concours à ces douze représentations.

De plus, chaque dimanche, en matinée, *représentation populaire*, à prix réduits, où les fauteuils d'orchestre, de parterre et d'amphithéâtre seront remplacés par des banquettes.

Nous estimons que la combinaison des *five o'clock* mondains qui, pour le moment, clôt cette série de projets séduisants, obtiendra un réel succès. Ils auront lieu sous forme de concerts vocaux et instrumentaux, dirigés par M. Colonne, qui est nommé directeur de la musique à l'Opéra. De cette façon, les fidèles admirateurs du brillant musicien pourront le retrouver, le jeudi, dans des séances où la perfection de l'exécution se joindra à l'attrait nouveau d'une salle éblouissante que beaucoup de personnes ne connaissent pas encore.

De leur côté, MM. Ritt et Gailhard qui, vaincus dans cette lutte, veulent tomber en héros, ont choisi M. Lamoureux comme chef d'orchestre, pendant les quelques mois que leur accorde encore leur privilège directorial. Cet antagonisme entre deux musiciens de grande marque n'est pas sans intérêt et sera très profitable à celui de l'art musical. Il existait déjà pour les concerts symphoniques et on a pu voir que les résultats en ont été des plus heureux ; que de belles œuvres rayonnantes fussent restées sous le boisseau, sans cette salutaire émulation des deux sociétés rivales. Il en va être de même à

l'Opéra où, pour voir le jour, il faudra que les projets Gailhard-Lamoureux soient exécutés presque aussitôt que conçus, car si chaque heure qui va s'écouler désormais tinte joyeusement pour l'avènement des uns, elle sonnera pour les autres le glas de la retraite. Parmi ces projets, aussi éphémères que tardifs, on parle beaucoup des *concerts-spectacles* qui, dès le premier octobre, seront donnés, sous la direction de M. Lamoureux, les jeudis en matinée. On y entendrait des actes entiers d'ouvrages inédits à l'Opéra, comme il a été fait pour *Lohengrin*. Il est même possible qu'avant de se retirer, MM. Ritt et Gailhard trouvent le temps de monter l'œuvre du maître allemand, ou la *Prise de Troie*, de Berlioz. Quel dommage que ce beau zèle ne se soit pas manifesté plus tôt ! L'éclat de notre première scène et le plaisir du public y eussent beaucoup gagné.

Quoi qu'il en soit, il s'est produit un fait qu'il faut enregistrer pour l'édification de ceux qui croient que ce n'est qu'en politique que l'homme varie. Jusqu'à présent, ce privilège était uniquement réservé à la faiblesse féminine, en vertu d'un vieux proverbe qui défend expressément de s'y fier. Mais que dira-t-on en présence de la versatilité masculine ? On a vu des hommes aussi forts qu'authentiques, de vrais hommes, enfin, point du tout politiques et membres de la grande presse musicale, changer complètement de front dans l'affaire directoriale de l'Opéra. D'où est venu le revirement complet de leur attitude ? En effet, après avoir mené la plus acharnée campagne contre MM. Ritt et Gailhard, on a pu voir qu'ils devenaient les plus ardents défenseurs du maintien de leur privilège. Ce n'était donc pas sérieux et il vaut mieux en rire qu'en pleurer, car si l'association Bertrand-Colonne a été une cause de déception pour quelques-uns, peut-être fera-t-elle beaucoup d'heureux.

En attendant, *Le Mage* s'épanouit dans sa gloire, accompagné de l'*Africaine*, d'*Ascanio*, de *Patrie*, etc. Bientôt, demain peut-être, *Fidélité* viendra ranimer l'intérêt et charmer les oreilles, depuis assez longtemps fatiguées des sonorités excessives de la musique moderne. On peut s'attendre à une exécution parfaite de ce chef-d'œuvre.

À l'Opéra-Comique, les trois actes des *Folies amoureuses*, de Regnard, adaptation de MM. Lénéka et Matrat, ont servi de joyeux prétexte à M. Emile Pessard pour affirmer, une fois de plus, sa science et sa verve intarissable. En empruntant au répertoire de la Comédie-Française une

de nos plus amusantes pièces classiques, les librettistes en ont autant que possible respecté le texte vraiment charmant et rimé avec une légèreté de plume incomparable. On sait que le thème des *Folies*, qui avait de beaucoup précédé le *Barbier de Séville*, avait lui-même été emprunté par Beaumarchais pour préparer le livret du chef-d'œuvre de Rossini. Malgré quelques épisodes nouveaux et plusieurs personnages créés par les auteurs, il suffit de lire leur adaptation pour voir le grand air de famille qu'elle conserve avec le *Barbier* et les *Noces de Figaro*.

La tâche du musicien était donc redoutable, car il ne pouvait espérer de faire oublier Rossini, malgré tous les titres acquis à une vogue des mieux justifiée. Cependant, comme dans *Tubarin*, la musique n'a pas, en certaines parties, la gaité folle de la pièce qu'annonce le titre. Mais, d'un autre côté, dans les vingt morceaux de cette partition, un peu trop surchargée, il y en a un certain nombre fort agréables par la clarté du style et de l'instrumentation.

Tels sont au premier acte, *l'air* très franchement bouffe de Crispin, et un fort joli *finale*. Au second, la *Chanson des Villageoises* et les couplets d'Albert, qui, en vrai Bartholo, lance ses foudres contre la gent féminine, sont très applaudis pour l'originalité de leur facture. Au début du troisième acte se trouve un charmant *duo*, entre Crispin et Lisette, puis une *romance*, tous deux poétiques et tendres, où le maître a pu donner l'essor à son inspiration sentimentale. Cette page peut être considérée comme une des meilleures de la partition. On remarque encore de gracieux couplets, une *Marche burlesque*, une *Chanson militaire* et deux *entr'actes*, fort appréciés, autant pour leur mérite instrumental que pour l'exécution toujours si parfaite de l'orchestre Danbé, qui les a fait bisser avec élan.

M. Carvalho a déjà trouvé le temps de former une troupe hors ligne, sur laquelle il peut fonder de légitimes espérances. M^{mes} Landouzy et Molé-Truffier; MM. Fugère et Soulacroix, doublés de MM. Carbone et Clément, ont droit à une bonne part des succès du compositeur M. E. Pessard.

La centième de *Lakmé*, reprise pour rendre hommage à la mémoire du regretté L. Delibes, a été des plus brillantes. Au dernier moment M^{me} Arnoldson, qui devait rentrer dans le rôle si ravissamment créé par M^{lle} Van Zandt, s'étant trouvée indisposée, c'est une jeune cantatrice, M^{lle} Horwitz, récemment engagée par M. Carvalho, qui a sauvé la situation. Elle y a réussi avec autant de talent que de courage, sans la moindre répétition. Le public lui a prouvé son admiration en l'acclamant avec M^{me} Deschamps-Jehin, MM. Gilbert, Renaud et Soulacroix, qui tous ont mis en relief les charmantes inspirations du maître regretté.

M. Carvalho prépare *le Rêve*, de MM. Zola, Gallet et Bruneau. On assure que l'ouvrage est prêt à passer. On sait aussi que les projets de reconstruction de notre seconde scène sont sur le point d'aboutir.

Les vacances approchent, et il est doux de penser d'avance aux joyeux délassements comme aux plaisirs qu'ils procurent à toute la famille. Le succès obtenu par notre dernier petit acte d'opéra-comique : *Le Menuet de l'Impératrice*, nous engage à rappeler à ce propos le charmant ouvrage de M^{me} H. Gennaro-Chrétien, si gracieusement inspirée par le mignon scénario de M^{me} Aylicson. Celles de nos lectrices qui n'ont pas eu l'occasion de le mettre à l'étude, l'an dernier, peuvent relire dans notre numéro d'août 1890 les lignes de notre chronique qui donnent l'analyse détaillée de ce petit opéra si facile à monter et pourtant si bien fait. L'éminente musicienne qui depuis sa publication a été nommée professeur au Conservatoire, et qui fut une des plus brillantes lauréates de l'harmonie à notre grande école de musique, a su réunir dans *Le Menuet de l'Impératrice* tout ce que l'on rencontre de grâce et de talent dans les plus importantes partitions. Elle y a réussi autant par la note attendrie que par un comique du meilleur goût, atteignant au genre bouffe, avec la plus exquise convenance dans la scène du « Menuet », qui est d'une irrésistible gaité. Cette musique, délicieusement harmonieuse et facile, délasse agréablement des sonorités exagérées de notre temps. Il est impossible de trouver dans le cadre qu'exige une œuvre de salon, une pièce mieux conçue, mieux écrite pour la jeunesse, ni plus amusante à voir, à écouter et à jouer. On peut facilement et à peu de frais se donner ce plaisir. Il suffit d'envoyer 2 fr., en mandat ou timbres-poste, à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, en demandant le numéro d'août 1890, qui contient la partition de M^{me} Gennaro-Chrétien. Le texte de M^{me} Aylicson y est également enfermé et imprimé séparément.

Pour finir nous signalons une gracieuse et facile idylle de Marmontel : *Au matin*, que le nom de ce maître suffit à recommander. — *Sous les Tilleuls*, de P. Rougnon, est une très jolie « valse alsacienne », qui plaira par sa facture élégante et expressive, très moyenne force. — Pour le chant, *le Sentier*, de L. Diemer, un vrai bijou de mélodie poétique, du plus bel effet, et une chanson populaire de la Bresse : *Rossignolet du bois Joli*, une des plus attrayantes pages de J. Tiersot. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — *Les Chants mystiques*, d'Albert Cahen, ont un très grand succès, ce sont des pages de belle facture. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR.

CHAUSSERIE



J'ai reçu ces jours-ci la visite de mon fermier. Il vient à chaque printemps me faire ses doléances sur les désastres de la mauvaise saison. Depuis douze ans qu'il est dans la famille, je ne lui ai jamais entendu dire : « Ah ! le bel hiver, les bonnes gelées ; comme ça va nous nettoyer les arbres des chenilles et les prés des joncs ! » Ou : « Il n'y aura pas beaucoup de fruits cette année, mais ils seront savoureux et gros ; le blé s'annonce superbe, etc. »

Non ! il arrive et gémit tout de suite son antienne : c'est le beau marronnier derrière la charmille qui s'est *éclaté* sous le poids de la neige, ce sont les fleurs des poiriers que la pluie a perdues, que sais-je ! je suis toujours navrée quand il me quitte, et puis, lorsque j'arrive à la campagne, je trouve que tout est à peu près comme il faut ; les agriculteurs sont, paraît-il, tous ainsi.

J'ai donc reçu, la semaine passée, Chaptal, encore plus pessimiste que de coutume : ma plantation de pins est à refaire, mes artichauts sont morts, et quant aux catalpas... « Ah ! Madame ! »

Enfin, pour terminer son lugubre récit, il ajoute :

— Nous ne nous sommes pas aperçus du 1^{er} mai dans nos pays.

— Que voulez-vous, mon pauvre ami, tout est en retard cette année, et ce qui n'a pas été pour le premier sera pour le trente.

Je croyais ces paroles très consolantes, avec leur douce philosophie. Voilà mon homme qui se trouble et m'interroge anxieusement :

— Alors, Madame croit que ça va recommencer ; il faudra encore tirer des coups de fusil !

— Vous avez tiré sur les oiseaux ; oh ! ne faites pas ça, vous allez assaillir les rossignols.

Air de plus en plus ahuri du campagnard.

— Madame, je parle de Fourmies.

— Vous tirez sur les fourmillières !

Je n'avais pas plus tôt dit cette bêtise, que mon esprit s'ouvrait à la lumière. Chaptal m'avertissait que le 1^{er} mai avait été paisible chez nous, malgré les ruineurs qui y sont assez nombreux ; et voilà comment le joli mois des roses, des cantiques, des nids, est maintenant pour nos campagnes un épouvantail. O progrès du temps !

Ces souvenirs de guerre civile me font horreur et je vais les fuir en vous conduisant, Mesdemoiselles, au *Pardon de Kergoat*, tout près de Quimperlé, dans notre Bretagne si poétique, si

religieuse, si douce au cœur français, malgré sa rusticité primitive ; le tableau que Jules Breton a exposé cette année au Palais de l'Industrie, et que votre journal a eu l'heureuse idée de faire reproduire à votre intention, vous transporte en pleine fête, et le peintre a su, avec une incroyable vérité dans le moindre détail, idéaliser ces types de paysans aux attitudes naïves et recueillies qui font de ce tableau un des plus charmants dans le genre.

J'ai tout de suite été captivée par ce vieillard attristé qui s'appuie au bras d'un jeune homme ; le père et le fils, sans doute. Ils sont pieds nus par dévotion, je pense ; quelque vœu à sainte Anne ou à sainte Barbe.

Si le jeune gars était seul privé de sa chausserie, je dirais qu'il va demander à N.-D.-d'Auray quelqu'une de ces douces filles qui portent sa statue derrière lui ; mais le vieux ?... Il est peu probable que son désir d'avoir telle ou telle bru lui fasse affronter les cailloux du chemin. Non, je crois plutôt qu'au logis est restée la mère infirme, et qu'ils vont demander sa guérison.

Le mariage est la principale préoccupation des jeunes gens qui suivent les *Pardons* ; à preuve les légendes, où il y a toujours quelque oracle à l'usage exclusif des amoureux. Ici, ce sont des épingles qu'on jette dans la fontaine miraculeuse ; si elles tombent au fond la tête en bas, le mariage se fera dans l'année ; mais je dois vous prévenir, Mesdemoiselles, qu'on triche quelquefois le sort, et ceux qui veulent réussir à tout prix ont soin de graisser la tête desdites épingles ; le résultat est infaillible. Le jeune Breton qui m'a conté la chose en a fait l'expérience : il a offert à une jeune fille des épingles préparées comme je l'ai dit, et la demoiselle s'est mariée dans l'année... avec un autre !

Ailleurs, au Pardon de Sainte-Barbe, l'amoureux questionneur s'en va tout droit au clocher après la grand'messe, et s'il réussit à faire sonner deux fois l'énorme cloche de l'église, il est sûr de triompher de tous les obstacles ; mais quel carillon pendant tout le jour où se poursuivent ces essais plus ou moins heureux !

A Quimper, les choses se passent autrement. Après l'office, les filles à marier se rangent sur un côté de la place, les garçons se placent en face avec des parapluies ouverts, et quels parapluies ! On se regarde plus ou moins, on affiche une certaine indifférence qui n'est que de la coquetterie. Les gars ont l'air de chercher, de comparer, alors qu'au fond ils sont parfaitement décidés, puis chacun va offrir son parapluie à la belle qu'il choisit. Voilà des fiançailles selon toutes les règles.

Alors on s'en va manger des crêpes. Je me suis fait donner une représentation de la manière dont on absorbe ce plat éminemment breton; le jeune gentilhomme qui faisait sous mes yeux de la couleur locale à votre intention, chères lectrices, m'a assuré que ses renseignements étaient de la plus scrupuleuse exactitude; mais ils sont si hableurs, nos petits Bretons du grand monde, que j'ai fait contrôler son récit : pour une fois il avait dit vrai. Du reste, il y a quelques rapports entre le mangeur de crêpes armoricain et le dégustateur de macaroni napolitain.

On prend donc la crêpe mince et molle, on la déchire en lanières qui se tiennent toutes; on met le commencement de ce ruban dans sa bouche, le reste trempe dans un bol de lait aigre, et par suite du mouvement combiné de la langue, des mâchoires, des joues et des yeux, la crêpe passe tout doucement d'un récipient dans l'autre; on avale quand c'est indispensable, le plus tard possible; et quand c'est fini on recommence.

Mais la couleur locale s'efface de plus en plus; n'ont-ils pas imaginé, ces braves gens, de se ganser dans les grandes occasions; j'ai vu l'année dernière un porte-croix échevelé et titubant sous les efforts de la rafale, qui voulait lui prendre sa bannière, comme celui que représente le *Pardon de Kergoat*, ganté, avec des pieds de bas d'un blanc de neige; il en était très fier. Au fond, cela n'est pas plus ridicule que nos chapeaux en forme de corbeilles et nos robes en fourreaux de parapluie. Oui, mesdemoiselles, de parapluie, demandez plutôt à votre chroniqueuse de la mode.

... Retournons au Salon, il faut absolument en parler, c'est l'usage en juin; comme en mai, il faut dire un mot de l'hippique. Eh bien! je ne trouve pas notre exposition bien intéressante cette année; cela tient peut-être à moi, peut-être aux peintres. Il y a bien une toile de Rochegrosse à laquelle on reconnaît toutes sortes de mérites, elle n'a pas celui d'être regardable pour nous; il y a aussi un Samson de Bonnat, en train de déchirer la mâchoire d'un lion à peu près comme une crêpe bretonne, mais j'ai eu le malheur d'en voir la caricature faite par Stop et maintenant je ne puis m'empêcher de découvrir la pince qui sert à arracher la molaire léonine, ça me gâte mes impressions.

Il y a un autre lion, celui de Gérôme : je voudrais, à celui-là, un corset orthopédique; effet des soucis, de l'âge ou de la nature, le fauve se voûte sensiblement. Si j'étais du jury, je tacherais de faire adopter une mesure dont le besoin se fait réellement sentir. Il devrait être interdit à un artiste de faire plus de trois, mettez quatre fois, la même chose, sous peine d'exclusion. Quand on a le talent de MM. Henner, Lefèvre,

Gérôme, Moreau, etc., pourquoi nous servir pendant dix ans la même rousse, la même nymphe, le même lion, la même hallucinée? Le public s'en lasse et commence à protester dans des termes aigres. Et puis, pour clore ma critique: je n'y connais rien.

Puisque je vous ai parlé de têtes couronnées dans la personne du Sardanapale de Rochegrosse et du lion de Gérôme, j'ai envie d'extraire pour vous un petit passage d'une lettre de Madagascar, que j'ai reçue ces jours-ci, et où il est question du bain de la Reine.

A Madagascar, comme en France sous Louis XIV, on se baigne peu, trop peu; et si cela avait des inconvénients à la cour du Roi Soleil, vous jugez ce que ce peut être chez les Malgaches... mais passons. Les sollicitudes de la législation de ce pays se sont étendues jusqu'à ce détail, et ont fait décréter un bain obligatoire par an pour la Reine; ce bain est officiel, un ministre et un général sont tenus d'y assister : Trois marmites d'eau chaude, telle est la dose réglementaire de liquide; on y ajoute un flacon d'eau de Cologne, petit modèle.

Quand la Reine sort toute blanche, ou plutôt toute noire, de ses trois marmites, on en recueille précieusement le liquide et on en asperge la foule en délire, qui se répand ensuite dans la ville, et fait de ce jour un jour de réjouissance. Du reste Sa Majesté a bien d'autres privilèges. Les femmes fument constamment, mais elle seule a le droit de se servir d'un crachoir. Et les autres? me demanderez-vous. Les autres ont une bouteille qu'on fait circuler et qui remplit le même office pour toute la société! La cour a aussi ses jours de liesse et les jeunes princesses comptent parmi ces derniers ceux où elles vont déjeuner chez nos représentants. Elles arrivent en robes décolletées, très décolletées et en chapeaux, et comme elles désirent montrer qu'elles connaissent les usages, elles veulent se mettre à table avec leurs panaches; quand on leur a fait comprendre que le contraire est préférable, elles se débarrassent avec bonheur de ces gênantes brides qui tiennent si chaud, et alors, les coudes sur la table, elles plongent avec les doigts dans leurs assiettes; si la sauce est abondante, elles boivent à même, comme on dit à Paris. Quand le repas est terminé, elles brusquent leur sortie et s'en vont comme de jeunes folles têtes nues, sans qu'aucune considération puisse les retenir. Et c'est ainsi que nos représentants, nos consuls, nos chanceliers et nos interprètes sont obligés de les forcer à la course pour leur restituer les chapeaux à panaches et à brides.

Qu'en pense Sa Majesté Victoria qui ouvre si correctement à cette heure la *Season* londonnienne?

C. DE LAMIRAUDIE.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les modes printanières nous montrent des fantaisies renouvelées des modes de nos mères, alors qu'elles étaient jeunes filles; c'est vous dire, mesdemoiselles, qu'elles vous sont destinées.

C'est d'abord la guimpe avec manches complétant le corsage décolleté à manches courtes; elle est en surah finement plissé, ou faite d'entre-deux brodés et plissée, avec une ruche à l'encolure et la manche semblable. Charmante quelle qu'en soit l'étoffe. Le corsage bien tendu, fermé sous le bras ou au dos, a pour basque des creneaux rapportés et, soulignant le décolleté, soit un joli galon, soit un ruche tournant sur l'épaule, celle-ci dépassée par le bouillon froncé qui fait manche courte. La jupe droite, froncée derrière, avec un pli couché limitant le tablier; ourlée de la garniture placée au décolleté.

Voilà une mode nouvelle bien à vous, que l'on vous enviera, sans pouvoir l'imiter, car elle est essentiellement jeune.

Autre revenant : le *pince-taille* ou la petite basquine noire portée sur des jupes claires. Cette mode s'adresse aussi aux jeunes femmes, car cette basquine, avec une garniture de dentelle noire, devient d'une certaine élégance. Très commode, elle a l'économique avantage de permettre de finir à la ville certaines jupes d'étoffes légères et de couleurs claires dont le corsage décolleté est défraîchi. Comme cette façon gentille et déagée est préférable à cette grande pèlerine qui dissimule trop complètement la taille!

En cherchant à faire du nouveau original, on tombe souvent dans l'excentrique et le laid; défiez-vous, mesdemoiselles, de cette disposition que nous avons à aimer un ajustement *parce qu'il est à la mode*. Sachons choisir parmi les modèles qu'une saison nouvelle fait paraître. Pour la campagne, la forme du camail est pratique, se jetant facilement sur les épaules, s'enlevant de même. Faisons-le en drap léger, ne le couvrons pas de cabochons de jais, n'y mettons pas de col Marie-Stuart; qu'il soit simple, avec une ruche de soie déchiquetée à l'encolure et, pour sacrifier à la mode, une autre au-dessus de l'épaule, sur la partie froncée à l'empiecement, qui fait manche.

Le petit drap est fort en vogue, surtout dans les couleurs hélioïtrope et lilas pâle, bleu chasseur très pâle, beige et les gris verdâtres. Faut-il vous dire l'élégance suprême du printemps : rayures fondues du bistre au gris rosé sur fond crème ou gris tourterelle; bleu marine, bleu pâle, aurore et rayon de soleil se dégradant sur un fond blanc; plus doux que l'arc-en-ciel, la Diamantine, un composé de vieux bleu, de grenat, de jaune et de crème; un joli lainage bleu chasseur, coupé de fils zigzaggués en relief d'un joli maïs. Enfin, un gentil lainage à dessin perdu gris bleu, hélioïtrope et blanc, fera le costume le plus jeune et le plus coquet, de prin-

temps. N'abandonnez pas la petite jaquette, d'un porté si facile et si gentil avec la chemisette bouffante en crêpeline ou mousseline-chiffon, ou même en mousseline de laine unie ou coupée de rayures satinées camaïeu ou de couleur.

La coiffure est en ce moment à la grecque, ou peu s'en faut, est facile à exécuter avec un peu d'adresse. D'abord il faut supprimer sur le front ce paquet de cheveux crêpés et frisés et le remplacer par quelques frisettes faites de chaque côté du front, dont elles dégagent le milieu. Puis diviser les cheveux en trois ou quatre mèches et les onder largement en les tournant en torsade serrée, puis sur une épingle en écaille, mais dans le sens opposé, pour ne pas défaire la torsade. Arrêter le bout par un fil, si vous n'avez pas d'épingles spéciales pour ce genre d'ondulations. Ainsi préparés le soir, les cheveux seront suffisamment ondulés; s'ils le sont le matin seulement, il faudrait les passer au fer. Les ondulations défaites, on rassemble pour se coiffer tous les cheveux dans la main; les relever à la Chinoise sans trop les tirer, faire un nœud, puis d'autres en séparant les cheveux et en conservant libre le bout de la mèche, que l'en séparera en frisettes piquées sans régularité. Cette coiffure supprime les faux chevaux et se fait au milieu de la tête, un peu haut et très ramassée. Les cheveux simplement tournés en huit, avec des frisettes s'échappant du milieu, font une simple et johe coiffure pour les jeunes filles ayant beaucoup de cheveux. Les ondules comme pour la grecque.

Les petites filles jusqu'à six et sept ans sont habillées à la mode de 1870; pas toutes, mais beaucoup. Si elles sont drôles dans leur longue jupe, elles doivent y être aussi un peu embarrassées. L'été, avec la manche courte et le corsage décolleté, elles seront plus gentilles.

Le chapeau de paille capeline et le bonnet-capote sont les formes préférées. Pour les enfants de deux ans, voici deux modèles jolis et originaux : Une paille blanche à large bord, étroit derrière, avec une calotte en bengaline plissée qui s'élève un peu haut en avançant; un bord en marabout; un chou de côté. Le second a la passe en paille et le fond en surah pris dans un galon et fuyant vers le bavolet; une ruche de soie découpée au bord.

Pour les bébés on remplace la garniture de cygne par les galons de plumes roulées et les ruches déchiquetées. Il y en a à leur douillette, à leur robe, à leur capote; enfin, partout où l'on peut en mettre.

Les petits garçons portent la blouse plissée, à minuscules carreaux, serrée dans une ceinture de cuir fauve à boucle d'acier; la blouse marine à ceinture avec le pantalon; la veste bretonne à jupe, pour quatre ans, et le costume russe à calotte très bouffante; le genre est très varié.

Les bas clairs cèdent toujours le pas au bas loutre, marine ou noirs; nous vous dirons, le mois prochain, si cette mode persistera avec l'été.

CORALIE L.

Mai 1891.

L'Album de travaux du 18 avril, paru dans l'Édition hebdomadaire blanche, contient les travaux suivants : Poche à revers en peluche chaudron pour cabinet de travail. — Sac à ouvrage fait de deux fichus de paysanne, garni de grosse dentelle. — Boîte à voilettes en peluche bleue et soie Louis XV. — Broc drapé d'étoffe pour fleurs coupées. — Galon d'étamine brodé en soie. — Bordure au point de croix. — Ecran-poche en satin bleu. — Paletot d'enfant au crochet point d'abeille. — Robe en flanelle et le détail de la broderie, pour enfant de 3 ans.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier, nous avons parlé des étoffes de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, étoffes de demisaison, unies et à dispositions nouvelles; celles-ci pour demi-deuil. Nous avons appuyé sur les garanties que donne l'achat, dans une maison spéciale de premier ordre, des étoffes de deuil. Ce mois-ci, nous allons désigner les étoffes d'été qui sont en vogue. D'abord les grenadines noires façonnées, les crêpes majoliques et brochés pour grand deuil. Pour le demi-deuil, crêpons de laine gris et héliotrope unis et brochés; grenadines fond noir brochées de couleur, et grisailles pour costume de voyage. La mousseline de laine et de coton imprimée. En soieries, les louisines et les surahs offrent un joli choix. La pèlerine Henri II, créée par la Scabieuse, a un cachet particulier de comme il faut : en petit drap héliotrope, couverte de cabochons en jais, y compris l'empiècement; en bengaline voilée de tulle appliqué de jais, elle est d'une élégance vraiment parisienne, et les costumes ont des façons appropriées à tous les degrés du deuil. L'envoi d'un corsage allant bien et la longueur de la jupe suffisent pour l'exécution du costume.

Nous avons dit que M^{me} Guelle, 3, place du Théâtre-Français, a fait fabriquer un coutil de soie, qui, pour l'été, remplace avantageusement le satin. Cette corsetière d'un très grand talent a pensé que le corset de satin avec sa doublure de faille était bien chaud pour l'été, elle a cherché à faire un corset plus léger et d'une élégance intime, elle y a réussi. Ce coutil de soie, assez fort pour ne pas être doublé, est souple et a du soutien; il fait de bien jolis corsets, un peu plus chers que ceux en coutil de coton, bien moins chers que ceux en satin, tout aussi élégants et dans les couleurs claires et à la mode. La coupe est parfaite, prenant bien la taille qu'elle cambre gracieusement. Le corset à épaulières pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, les obligera progressivement et sans fatigue à se tenir droites.

M^{me} Guelle est l'inventeur d'un corset orthopédique à coussins creux, qui remédie aux déficiences de la taille, sans pression fatigante et sans aucune gêne, il est recommandé par les médecins qui l'ont examiné avec soin.

A cette époque, il nous semble que nous ne donnerons jamais trop de renseignements sur la mode, car il nous faut compter avec des goûts bien divers. Voici ce que nous avons vu chez M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, cette très excellente couturière dont les façons dénotent un goût incontestable. D'abord des costumes en mousseline de laine de l'Inde à petits bouquets brochés jetés avec

grâce sur les fonds clairs. Une jupe unie, froncée derrière et arrêtée au dépassant tuyauté de la sous-jupe. Le corsage froncé en gerbe ouverte sur une guimpe faite d'entre-deux brodés et plissés, genre lingerie, se pince à l'épaule pour dégager encore la guimpe et se pique d'un nœud. La manche assortie à la guimpe. Cette façon se porte en ce moment aux soirées et aux matinées de printemps, l'été elle le sera à la campagne et au casino.

Un autre en fin lainage brouillé, a un gentil panier qui s'enlève sur la hanche en laissant la jupe entièrement plate, le corsage est ouvert droit tout le long sur un gilet fait d'une étroite bande de velours, large au plus de 10 cent. et finissant en pointe. Le bas de la manche rappelle le gilet en s'ouvrant sur un poignet de velours.

La pèlerine de jeune fille est souvent assortie au costume quand il est en drap. C'est ainsi que l'a fait M^{lle} Thirion, et nous l'en félicitons. La jaquette est modernisée par la blouse en surah ou de toute autre étoffe, et la petite veste à 30 fr. est tout à fait gentille; il est entendu qu'à ce prix elle n'est pas doublée.

M^{lle} Thirion enverra sur demande des combinaisons d'étoffes, des échantillons et le prix de revient du costume.

Nous recevons à cette époque, ce qui nous étonne, une lettre d'une de nos abonnées qui nous demande un remède contre une engelure qui s'est opiniâtrément fixée sur son nez. Nous lui répondons ici que le remède qui nous a été donné par notre médecin est le Baume de la Ferté, de M. Guerlain, 15, rue de la Paix. Puisque nous donnons l'adresse de M. Guerlain, disons à nos abonnées que l'hygiène les oblige à ne faire usage que de très bonnes parfumeries; autrement, il est préférable de s'en passer : les médiocres ne sont pas inoffensives, croyez-le.

Chez M. Guerlain, tous les cosmétiques sont de première qualité et produisent les meilleurs effets. Pour la toilette prendre l'Eau de Chypre ou de benjoin. La lotion de Guérlain est parfaite pour le teint, et la Crème de fraises lui conservera ou lui rendra son éclat et la transparence; la poudre de Cypris en est le complément, légère et impalpable, elle laisse un velouté naturel. La Crème émolliente de concombres convient aux personnes dont le sang afflue au visage, surtout après les repas, elle est de toute façon d'un usage excellent. La pâte de velours pour les mains, ou celle en poudre aux voilettes de Montpellier. Les parfums à la mode sont : le Guildo, l'Impérial Russe, Jicky et fleurs de France. N'oublions pas l'exquise Eau de Cologne Impériale Russe.

MACHINES A COUDRE

De D. Bacle, 46, rue du Bac.

La bon marché incroyable des étoffes de fantaisie, descendant jusqu'à 25 et 30 centimes le mètre, permet de composer des robes de 7 à 8 francs, pourvu que l'on supprime la couturière.

Que fait la femme sérieuse? Elle ne se livre pas au travail à la main, qui lui prendrait trop de temps; elle emploie la machine à coudre, sans l'inquiétude de transgresser les lois de l'hygiène, depuis l'invention de la *pédale magique* de l'ingénieur D. Bacle, 46, rue du Bac.

Ce mécanisme ingénieux, qui peut s'adapter à toutes les machines à coudre, permet la mise en mouvement à la moindre pression du pied et opère la transmission régulière sans effort ni fatigue. L'impossibilité de tourner à contre-sens évite tout apprentissage et rend toutes les machines pourvues de *pédale magique* accessibles aux personnes les plus inexpérimentées.

Les médecins ont constaté, à la dernière Exposition, que la *pédale magique* supprimait tous les inconvénients reprochés aux machines. Le travail des femmes devient de la sorte un agréable passe-temps et un jeu productif. (Demander le catalogue.)

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil

Vous trouverez dans cette maison un grand assortiment de chaussures de toute espèce, entre autres une très jolie botte en chevreau glacé, à boutons, talon de cuir, valant 18 fr., vendue, comme article de réclame, au prix de 13 fr. 25.

Botte veau mégis, à boutons ou à lacets, double semelle, talon de cuir, valant 15 fr., vendu 9 fr. 90.

Botte d'excursions en veau mégis, à lacets ou à boutons, claque carrée veau ciré, double semelle, talon plat, 18 fr. 50.

Richelieu en cuir russe jaune au prix exceptionnel de 12 fr. 75.

Richelieu en maroquin noir à double semelle et talon de cuir, valant 8 fr., vendu 4 fr. 90

(Demander le catalogue.)

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre

Voici, mesdames, les tissus qui vont servir à nos toilettes de printemps. Je vous les ai déjà fait connaître ou à peu près par de précédents renseignements. Ce sont les crêpons : côtelés, plissés, gaufrés d'un zébrage régulier en forme de peau de serpent; comme couleurs, des nuances tendres : liège, poussière, sauge, lavande, orchidée, houblon, bouveruil, et toute la gamme des gris, beaux lainages fabriqués par MM. Roullier frères. Notons encore, comme jolie nouveauté, un fin lainage quadrillé avec une bordure carreau plus espacé, faisant galon, à 7 fr. 50 le mètre en 1 m. 10 de large; coloris : gris argent, bleu Sèvres, violine, beige, bleu marine, toujours sur le fond blanc; ce costume est extrêmement joli. Succès pour le lawn-tennis, à 6 fr. 90, en 1 m. 20 de largeur, fin lainage souple.

exquis; mille raies bleu et gris, violet et blanc, cerise, havane, rose et fer: c'est le costume qui se fait avec le petit paletot-jaquette et la chemise en foulard assorti. Puis vient l'armure brisée, à 6 fr. 50 le mètre en 1 m. 20 de large, plus sérieux, qu'on fait genre tailleur avec de simples piqûres, gris argent, bleu avec blanc, havane genre marbrée, dit armuré, et cendres de roses, très nouveau. Une fantaisie charmante, tout à fait inédite, c'est le dégradé bouton, 8 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 de large, rouille avec petits carreaux chinés et boutons dégradés noirs, gris et havane avec blanc, bleu avec blanc; gris argent, mastic avec blanc, et toujours ce moucheté qui donne tant de cachet à ce costume. Tout ce que je viens de citer est de la plus exquise coquetterie.

Parlons maintenant du foulard. On en porte beaucoup, de toutes les nuances et de tous les styles. Fond olive et chaudron à bouquets noirs en 65 cent. de large, à 5 fr. 75 le mètre. Fonds bleu à bouquets blancs, noir avec rose, fond bleu avec gerbes de lilas blanc, délicieux au possible; fond noir et marron avec roses de fortune or sur noir, sur brun, et blanc sur bleu, toute cette série à 5 fr. 75; de même que le myosotis rose sur bleu gendarme, le rouge sur crème, le croisé bleu sur crème, le blanc sur marron et le lilas sur noir; la qualité en est magnifique et un assortiment complet dans tous les genres depuis 3 fr. 90 le mètre jusqu'à 7 et 8 francs. N'achetez absolument que les *foulards garantis ne tachant pas à l'eau*, comme ceux de la Compagnie des Indes dont MM. Roullier frères sont les directeurs, et qui les importe de l'Inde. Demandez la collection d'échantillons, on s'empressera de vous l'envoyer gratis et franco, avec prière de la renvoyer immédiatement après choix fait.

MODÈLES D'ENLUMINURE

Un grand nombre de nos lectrices, après avoir fait emplette de la nouvelle *Messe à enluminer* éditée par Bouasse-Lebel, se sont trouvées dans l'embarras, ne sachant quel genre de coloris pourrait s'approprier à cette ornementation pleine de fantaisie, dont la nouveauté même les déroutait.

Pour leur en donner une idée, la maison Bouasse-Lebel s'est de nouveau adressée aux artistes dessinateurs du livre, et elle vient de faire établir des modèles coloriés à la main de toutes les pages, qu'elle consent à céder à prix coûtant à nos lectrices, soit 2 francs le feuillet de quatre pages qui se suivent, à leur choix. — Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris.

La vogue considérable, qui depuis un an s'attache aux soieries, est justifiée par la beauté des tissus fabriqués à Lyon. Les importantes nouveautés créées depuis quelques mois par les fabricants de cette ville ont excité l'admiration des femmes élégantes de tous pays. En effet, rien n'habille mieux que la soie, et trop longtemps on avait eu recours à des tissus aussi chers et n'ayant pas les mêmes qualités.

Cette saison, les *damas* illustrés et les *satins*

brochés ont été adoptés pour toutes les toilettes parées; leur succès a été très grand. Aux premiers beaux jours, les *soieries lyonnaises* fournissent de nouvelles séries: en taffetas glacés, en failles et satins légers coupés de taffetas. Il y a aussi les *bengalines*, dont la vogue est immense et dont toutes les femmes veulent avoir plusieurs toilettes.

Bien remarquer surtout qu'il faut exiger les véritables *soieries de Lyon*, car celles fabriquées à l'étranger n'ont ni le même éclat, ni les mêmes teintes, ni la même souplesse.

La vogue s'attache aux beaux tissus et non aux imitations.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4831

Toilettes et modes de M^{lle} Thirion,
47, boulevard Saint-Michel.

Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE FIGURE. — Collet Renaissance pour petite fille; les deux volants superposés qui couvrent l'empiecement sont bordés de deux rangs de petits galons d'or; col rabattu orné de galons. (Voir la planche de patrons.)

DEUXIÈME FIGURE. — Costume en lainage à rayures en biais. Jupe plate devant et à plis très fournis derrière; sur l'ourlet, on fait un nombre infini de piqûres. Corsage ouvert de côté, légèrement drapé sur l'épaule; basque rapportée ornée de piqûres; manche à parement simulé par plusieurs rangs de piqûres (1). — Chapeau de crin noir, à grande passe ajourée et calotte basse, orné d'une guirlande d'orchidées variées, avec feuillage et brindilles de fougère.

TROISIÈME FIGURE. — Robe en voile rose ancien, ornée, dans le bas, d'un volant Trianon en tulle brodé; les plis de ce volant sont retenus sous un nœud de ruban dont le bout remonte sur toute la longueur de la jupe jusque dans la ceinture. Corsage à taille ronde, l'encolure un peu dégagée, avec colerette Lamballe, en tulle brodé, retombant en jabot coquille; des rubans, partant de l'emmanchure, sont réunis par un nœud à la pointe du corsage; manche un peu drapée dans la couture intérieure en deux groupes de plis, l'un formant jockey, l'autre parement (2). — Chapeau de dentelle bise à bords très relevés et gondolés; le revers doublé d'un tulle plissé; dessus, touffes de barbeaux crème.

QUATRIÈME FIGURE. — Robe en lainage pour fillette. Jupe montée à la taille par un double capoté; corsage drapé sur les épaules et à l'emmanchure, les plis se rapprochant dans le bas du gilet, orné de broderies disposées en bandes; col droit brodé; manche à haut poignet brodé en long; épaulettes tuyautées (3).

CINQUIÈME FIGURE. — Mantelet en ottoman, avec devant plissé en dentelle formant les pans du mantelet; dos court et basque en dentelle. (Voir la planche de patrons.) — Capote sans brides, en dentelle d'or, avec grosses perles ambre; gerbe de quarantaines brunes étendue sur le fond de la calotte et faisant aigrette devant.

SIXIÈME FIGURE. — Jupe, en tissu pompadour, découpée à dents sur une sous-jupe de velours; corsage plissé sur les épaules, les côtés formant une longue basque en pointe; demi-ceinture abattue devant col Médicis roulé; manche plissée dans le haut, à plis dégradés simulant un jockey sur lequel retombe un grand effilé de perles; les pointes du bas de la jupe et de la basque sont bordées aussi d'une frange de perles; trois rangs d'effilés tombent

en cascade sur la chemisette plissée. (Voir la planche de patrons.) — Capote de tulle noir avec feuilles de perles en bordure; petite couronne de roses et crête coquillée en tulle; devant, petit bouquet de roses et tulle drapé.

SEPTIÈME FIGURE. — Robe d'enfant, corsage froncé dans un empiecement en drap découpé rouge, posé sur un fond de drap blanc; petit froncé rouge autour du cou; les fronces du corsage, devant et dans le dos, sont ramassées à la taille où elles forment pointe; manche froncée très légèrement dans une manchette pareille à l'empiecement; une cordelière de laine est posée sur les fronces de la jupe; au-dessus de l'ourlet, entre-deux de drap découpé appliqué sur une bande de drap blanc. (Voir la planche de patrons.)

HUITIÈME FIGURE. — Camail, en drap mastic, monté en formant bouillonné, s'allongeant sur les épaules au bas d'un empiecement rond brodé; col Médicis à coins brisés. — Capote en passementerie d'or, dentelée au bord; guirlande de petites bruyères roses posée un peu en arrière.

MODÈLE COLORIÉ

BANDEAU RENAISSANCE, pour ameublement, tapisserie.

CARTONNAGE

COUPE, complément (deux feuillets). — Faire bien attention, en découpant les diverses pièces de la coupe, à ne pas égarer les parties contenant les lettres et indications qui doivent guider et faciliter, par les points de repère, l'assemblage de toutes les parties.

CINQUIÈME ALBUM

Chimère, point mosaïque. — M. C. enlacs. — Bordure point à la croix. — Poche porte-lettres. — Céline. — Pale, tapisserie à fils tirés. — Vide-poche. — P. G. enlacs avec guirlande. — Suzanne. — Panier Marie-Antoinette. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Bande moquette mosaïque. — Petite garniture guipure Richelieu. — Cécile. — Entre-deux. — P. E. enlacs. — Dessus de piano ou de table. — M. R. enlacs. — Nelly. — E. B. enlacs. — Têtière en étamine. — Toilette de bal. — Toilette de réunion. — Petite garniture. — R. G. enlacs. — Angle en toile écru. — Robe au crochet pour baby. — Têtière en tulle brodé.

FEUILLE V

1^{er} CÔTÉ

MANTELET, cinquième toilette. } Gravure n° 4831.
CORSAGE, robe d'enfant, septième toilette.

2^e CÔTÉ

CORSAGE-HABIT, sixième toilette. } Gravure n° 4831.
COLLET, petite fille, première toilette.

(1, 2 et 3) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mai.



Nº 4827

1er Avril 1891

es réunis 48, Rue Vivienne



N° 4827

Paris. Journal des Demoiselles et Petit Co

Modèles de la Maison CHAVE et C



1^{er} Avril 1891

Le Petit Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

CHAVE et C^{ie}, boulevard des Italiens, 36.



1^{er} Avril 1891.

Codes de

Chapeaux

Etoffes et fe



Imp. Falconer Paris

1^{er} Avril 1891.

Journal des Demoiselles

4827

Modès De Paris

Rue Vivienne. 48

Chapeaux de M^{lle} HÉLÈNA 20, rue des Pyramides. Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, rue de la Paix.
 Toffes et foulards de la C^{ie} des INDES. 27, rue du 4 Septembre. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3, place du Théâtre Français

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

On s'occupe beaucoup de vos plaisirs, mesdemoiselles; vous aviez déjà les bals blancs et les matinées Trianon dont vous êtes les reines incontes-tées, et voici que vous aurez vos diners blancs. La charmante comtesse X. en lançant une invita-tion à dîner aux amis de ses filles et de ses fils, a donné l'élan. Les parents reçoivent une invitation pour la soirée dansante, que l'on agrémente de charades et de saynètes jouées par la jeunesse.

Ce nouveau genre de dîner est soumis à certaines règles; ainsi, tout en conservant leur place et la présidence d'honneur, maître et maîtresse de mai-son en perdent les attributs; ils abdiquent entre les mains de leurs enfants, qui font les honneurs, s'occupant des uns et des autres avec autant de plaisir que de grâce et d'amabilité. Une mienne amie, qui réunissait à sa table une quinzaine de jeunes filles et de jeunes gens, me disait qu'une table ainsi garnie offrait le plus ravissant coup d'œil. Tous ces jeunes visages aux physionomies si diverses, forment une couronne chatoyante de cheveux blonds, cendrés, bruns, noirs, aile de cor-beau et de cette nuance dorée si aimée du Titien.

Un menu très fin et bien fourni : la jeunesse au-jourd'hui ne fait pas la petite bouche comme du temps de nos mères, où une queue d'écrevisse suf-fisait pour dîner. Ceci je ne l'invente pas, je le tiens d'une grand'mère qui m'avouait avoir mangé un échaudé en cachette en sortant de table. A côté de chaque convive, la carte-menu avec le nom, très simple, liseré d'un filet d'or, au contour de style Louis XV. Sur la table, une trainée d'anthé-mises et de roses courant à travers les assiettes montées du dessert, très joliment réunies par les doigts habiles de mes jeunes amies. Les toilettes à l'unisson de cette jolie mise en scène. Presque toutes décolletées en rond et remontant sur l'épaule, avec un nœud de ruban, aux coques en l'air, dépassant le très petit bouillon de l'entournure. A quelques-unes, une guimpe en surah à petits plis-lingerie et sans manches, ou un modeste décolleté en V sur une guimpe de dentelle. Quant à ce qu'on nomme cor-sage ouvert à dos montant, il n'y faut pas songer, c'est essentiellement jeune femme, par conséquent trop *rieux* pour vous, mesdemoiselles. Il est en-tendu que si vous ornez votre coiffure, ce sera de fleurs naturelles disposées en aigrette, en chape-ron, en pouf. La robe en bengaline unie de cou-leur très claire, en mousseline de laine de l'Inde brochée ton sur ton, ou bien en foulard à fines fleurettes.

Maintenant que nous avons satisfait aux désirs des jeunes filles mondaines, nous allons donner

quelques renseignements sur les modifications ap-portées dans la façon des jupes.

Très pratique, celle qui consiste à réunir les deux jupes en les *baguant* légèrement. Les lés inclinés, tels qu'ils se portent, doivent parfois se relever; mais comme ils sont indépendants de la sous-jupe, il arrive que celle-ci continue à traîner. Pour obvier à cet inconvénient, on double la jupe en laissant la doublure de taffetas indépendante de la hauteur d'un très large ourlet, afin qu'elle puisse recevoir le tuyauté, plissé ou ruché, qui *froufroute* sous la vraie jupe. Pour résumer; c'est la jupe dou-blée portée par nos mères.

Nous avons dit, dans un courrier de modes de l'édition hebdomadaire, que la jupe-carriek avait les lés de derrière taillés en biais, avec dix centi-mètres en plus du tour de taille; ces dix centimè-tres sont serrés par un groupe de plis qui, en s'in-clinant et s'élargissant progressivement, donnent dans le bas trois tuyaux; c'est fort élégant pour le costume habillé de dîner ou de visite. Pour le cos-tume de vil e, tailleur ou autre, nous empruntons au costume masculin le plastron de toile empesté avec le col droit souligné de la très étroite cravate de batiste blanche; on voit aussi le col rabattu, le poignet de même. Cette mode est fort gentille et s'accommode surtout de la petite jaquette ouverte, à bord rejeté tout le long en revers droit. On fait de ces plastrons en fine percale à minuscules des-sins, et ils sont fort coquets, surtout pour la cam-pagne.

Le costume genre Greenway paraît s'acclimater, et plus nombreuses nous voyons les fillettes *long* vêtues. Citons une robe de mousseline laine à sème de boutons de roses, à jupe longue ourlée d'une ruche, avec un corsage froncé garni, devant, d'une draperie qui prend de l'épaule et se croise sur la poi-trine; le tout pris dans une ceinture en ruban ou en faille, haute de douze centimètres, s'grafant derrière sous une énorme cocarde. Manche courte froncée à un bracelet en ruban, comme la ceinture. On fait aussi au pardessus une manche large très épaulée, à l'instar des nôtres, un genre gigot fort drôle et aussi fort laid. Mais, avec l'été, cette sorte d'*accoutrement* perdra de sa lourdeur, grâce aux étoffes légères et au dégagement de la taille par le décolleté du corsage et la manche courte, sans addition de guimpe, mais avec des nœuds un peu gros. La grande capote chiffonnée d'organdi et de dentelle a au moins l'avantage de préserver du soleil le visage des fillettes, si elle leur fait une tête monstrueuse. Le chapeau en paille d'Italie, à large bord ondulant, reçoit une seule belle plume blanche, une couronne d'anthémises attachée par une touffe de pâquerettes des champs liserées de rose.

CORALIE L.

Il a été donné, dans l'Édition hebdomadaire blanche parue le 16 mai, un Album de travaux contenant : Coussin entouré d'un volant. — Brosse en chiendent avec poignée en velours. — Poche-cornet faite d'un écran tonkinois. — Porte-allumettes Louis XV. — Ramasse-miettes et sa brosse. — Plumier à deux compartiments. — Deux serviettes dessous d'assiettes de cristal pour glace. — Porte-bijoux Louis XV. — Oreiller-ballon pour voyage. — Petit sachet en tulle pour parfumer les mouchoirs, voilettes, etc. — Poche à gants.

Le 23 mai, le modèle de deux Écrans-éventails et le papier à rayures roses et blanches pour faire l'un des deux modèles.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les renseignements suivants compléteront ceux donnés sur nos toilettes dans le courrier de la mode. La description de chapeaux que nous allons donner suffira pour faire juger du goût exquis de M^{me} Rabit, sans que nous ayons autrement besoin de vanter le talent de cette modiste si appréciée, qui demeure, 26, rue de Châteaudun.

Formes gracieuses et coiffantes, garnitures de fleurs posées avec coquetterie, capote faite d'un bord de paillettes bronze et rouge changeants, surmonté d'un cordon de roses verdâtres arrêté, derrière, par une aigrette de muguet, les brides bronze en velours. Autre capote, un plissé de tulle crème appliqué d'une broderie de jais à jour, avec pouf de fleurs derrière. Chapeau rond pour jeune femme, en paille de riz noire, le bord dépassé par un tuyauté de dentelle noire. Dessus fusée de coques en velours maïs, partant du bavolet, et se mêlant à une haute dentelle noire dite *aspic*. Touffe désordonnée de coucous sous le bavolet relevé.

Pour fillette de 12 à 15 ans, paille beige. Le bord garni d'un galon de paille marron frangé aux deux bords. Jacinthes sauvages d'un joli lilas, nouées de velours crème; même velours suivant le tour de tête, piqué d'un nœud papillon, et formant les brides.

Chapeau de jeune fille, en paille noire avec le bord en fine paille blanche. Partant d'une applique de jais placée devant près du bord, un ruban de faille vert Nil, arrêté derrière par trois petites plumes noires rabattant sur le fond. Nœud sous le bavolet croqué.

Capote pour dame, en tulle noir moucheté de perles, chiffonné dessus, noué devant par un nœud de jais, brides en satin et plume derrière. Une autre est faite d'une guirlande de lilas ombragée par une dentelle noire, froncée en tuyaux à partir du bavolet qui est surmonté de coques en ruban de satin or, ruban qui fournit aussi les brides. M^{me} Rabit, fait à partir de 35 fr., de simples et charmants chapeaux pour les jeunes filles.

L'ancienne maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, ne cesse d'organiser de jolis travaux pour le grand plaisir des travailleuses.

Au moment de partir pour la campagne ou pour

la mer, nous engageons nos lectrices de Paris à aller voir ses tapisseries, et celles habitant la province à écrire à cette maison, pour se renseigner sur les différents travaux préparés afin de faire leur choix.

En ce moment, le style Louis XVI est fort en vogue pour les chaises volantes, les fauteuils et les écrans que l'on brode, soit sur satin à fils tirés, soit en broderie rococo. La tapisserie pleine avec guirlande et attributs, sujets Watteau à personnages au petit point. Le style Renaissance pour les bandeaux de fenêtre, de cheminée est toujours à la mode. De jolis paravents échantillonnés, tapisserie, applications de cretonne sur satin, enroulements de galon coupés de broderie, sont d'un goût indiscutable.

Nous avons vu aussi beaucoup de petits ouvrages faciles et coquets, tels que : dessous de vase, coussin, sac à ouvrage; des cordons de sonnette fort jolis, brodés sur ruban de faille de couleur, d'un dessin courant Louis XVI ou d'un jeté. Nous signalons particulièrement cette fantaisie.

Nous recommandons à nos lectrices soigneuses de leur chevelure, de fortifier par des applications de pommade vivifiante et des lotions d'eau, la racine des cheveux, que la transpiration, amenée par la chaleur, peut faire tomber.

Les préparations que nous leur conseillons ont été inventées par un chimiste très connu, chevalier de la Légion d'honneur, et sont approuvées par les médecins. Sur les boîtes et flacons, se trouvent les initiales de l'inventeur A. B. Rien de meilleur pour l'entretien et la conservation des cheveux; pour en arrêter la chute et les faire repousser abondamment après les maladies éruptives, même aux places dégarnies. Elles ont encore l'avantage d'en retarder la décoloration, et de rendre leur couleur primitive à ceux blanchis prématurément.

L'Eau vivifiante nettoie le cuir chevelu de toutes les pellicules qui font souvent tomber les cheveux. La demi-boîte coûte : 4 fr., et le demi-flacon d'eau : 1 fr., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

L'Exilir dentifrice est excellent pour l'hygiène de la bouche, il conserve la blancheur des dents,

arrête la carie, raffermi les gencives et laisse une agréable impression de fraîcheur à la bouche.

A la parfumerie exotique, 33, rue du 4 Septembre, se trouve le dépôt des produits des R. P. Bénédictins du Mont-Majella, de Verazze, et ceux des Bénédictines de Séregno. M. Senet en est l'administrateur.

Signalons l'Esprit de mélisse des Bénédictins du Mont-Majella, tonique et fortifiant, excellent contre les congestions, les maux de cœur, les digestions pénibles : 2 fr. le flacon. Leur liqueur est exquise et digestive; jaune, elle coûte : 4 fr. 50 le flacon; verte : 5 fr. 50. Il y a pour le voyage ou comme échantillon, des flacons de jaune à 1 fr. 25, et de la verte à 1 fr. 50, qui seront envoyés franco, les deux contre mandat-poste de 3 fr.

Comme produits alimentaires on ne peut trouver meilleur chocolat que celui des Bénédictins de Verazze, fait avec les meilleurs cacaos, il est d'une digestion facile, sans vanille; il est spécialement employé pour le déjeuner, et coûte 2 fr. 50 la livre, 3 fr. 50 vanillé et 5 fr. de qualité supérieure. En croquettes rondes ou carrées, 2 fr. et 2 fr. 75 la boîte, selon la qualité. Leur thé, importé par eux de la Chine, est d'un goût fin et d'un arôme exquis. Il est renfermé dans des boîtes en carton, servant d'enveloppe à la boîte métallique. La boîte de 125 grammes 3 fr. 50 ou 13 fr. les 4 boîtes.

Ces produits sont expédiés franco par M. E. Senet, contre mandat-poste, augmenté de 85 cent. pour le colis-postal, ou 50 cent. contenu dans la lettre de commande, si l'envoi peut être fait par la poste.

MANTEAUX DE PLUIE DE LA MAISON D'ANTHOINE 24, rue des Bons-Enfants.

La mode est décidément fixée sur les toilettes de printemps et de l'été. Les étoffes de nuances claires, les chapeaux couverts de fleurs, la gracieuse jaquette Louis XV, vont faire les délices des élégantes. Mais en dehors de toutes les nouveautés coquettes, il est un vêtement dont aucune femme ne peut se passer, et ce vêtement indispensable c'est le manteau de pluie créé par la maison d'Antoine, 24, rue des Bons-Enfants. Pour les courses, les déplacements, les excursions, il est de toute nécessité. Très léger, facile à emporter, il est prudent de ne jamais quitter la maison sans lui. Le temps est-il incertain, un orage inattendu survient-il, il vous garanti des pieds à la tête. La toilette la plus susceptible n'a rien à craindre de l'eau avec

ce manteau, car il est l'égal du caoutchouc sous le rapport de l'imperméabilité, mais il lui est de beaucoup supérieur au point de vue de l'élégance et de la grâce et il n'a pas surtout sa mauvaise odeur. Envoi franco du catalogue et échantillon à nos lectrices.

FLEURS ARTIFICIELLES EN TOUS GENRES

De M^{me} A. Favier, rue du Faub.-Poissonnière, 68

Rappelons à nos abonnées que M^{me} Favier fait de charmantes fleurs d'oranger très bien montées; ses petites couronnes, très légères, sont fort seyantes, et ses piqués ont beaucoup de cachet. Parmi les guirlandes et bouquets pour chapeaux, nous citerons diverses fleurs bleues, myosotis, nigelles, bourrache, bluets, etc., et, pour les autres nuances, de la quarantaine, du pommier, du cerisier, — de jolis bouquets de cerises aussi, — des églantines, des boutons d'or, des mères de famille, etc. Les prix de M^{me} Favier sont des plus raisonnables, son exactitude et sa complaisance toujours très grandes.

LA BÉNÉDICTINE DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

76, boulevard Haussmann.

La liqueur *Bénédictine* des moines de l'abbaye de Fécamp n'a rien à envier à ses concurrentes. Elle exhale un arôme délicieux, elle dégage un bouquet délicieux qui s'améliore en vieillissant.

Ses vertus anti-apoplectiques, apéritives, digestives et anti-spasmodiques sont reconnues depuis longtemps. Composée de plantes recueillies dans les plaines de la Normandie, récoltées et infusées au moment de la sève et de la floraison, et par leur voisinage de la mer toute saturée de brome, d'iode et de chlorure de sodium, développent et conservent dans les liquides spiritueux et sucrés leurs principes vivifiants et salutaires.

Après le repas rien de plus agréable au goût qu'un ou deux doigts de *Bénédictine*; elle parfume la bouche, ravit le palais et vient puissamment en aide aux estomacs paresseux. Nous ne voulons donner ici l'avis de nombreux médecins qui la patronnent, de crainte d'assimiler cette excellente liqueur aux produits qui, n'ayant aucune valeur personnelle, sont obligés de prendre des parrains de haute marque : la *Bénédictine* se recommande elle-même.

Dépôt à Paris, 76, boulevard Haussmann.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4836

Modèles de M^{me} Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

TOILETTE DE FILLETTE. — Jupe droite en voile crème à filets satinés et semé imprimé de bouquets Pompadour; deux biais de peau de soie, brodés en

chainette, sont posés au bas de la jupe. Corsage rond avec corselet en velours grenat à petit plastron brodé; galon brodé aux emmanchures et sur le haut poignet de la manche. — Chapeau de paille ficelle orné de velours grenat et touffe de fleurs des champs.

COSTUME EN VOILE QUADRILLÉ. — Casaque en voile quadrillé gris bleu, broché de grandes pastilles; pinces froncées, ramassées à la pointe du corsage, qui est orné d'un seul revers de drap brodé; basque piquée; col et poignets à petits revers brodés comme celui du devant. Jupe piquée devant et dans le bas, et fendue en biais, presque au milieu du devant, sur une patte de dessous, en drap brodé, rappelant les revers du corsage. — Capote en tulle gris bleu et dentelle d'or, garnie de roses thé.

COSTUME EN CACHEMIRIENNE MASTIC ROSÉ, POUR JEUNE FILLE. — La jupe est bordée, devant, d'une bande d'étamine brochée, appliquée sur drap blanc et réunie à la jupe sous une broderie en soutache et chaînette d'or formant de grandes dents; de petits pétales en satin mauve sont disposés dans la broderie qui est rappelée au bord du bas, en un petit motif courant tout droit et semé de petites mouches de satin mauve; corsage-chemisette froncé dans un empiècement en pointe et boutonné sur une bande piquée; corselet très découpé montant sous le bras; manche à haut parement d'étamine, posé comme la bande de la jupe, l'empiècement, le col, etc... (1). — Chapeau de paille, avec longue branche enroulée d'anémone rose.

SALON DE 1891

REPRODUCTION PAR LE PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE :

Le Pardon de Kergoat, par Jules BRETON

MODÈLE TEINTÉ

ENTRE-DEUX EN BATISTE ÉCRUE, pour rideau ou têtère; les parties brunes indiquent le fond du papier que découvrent les jours. Le bord est un lacet

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle certe recevront ce patron le 16 juin.

blanc posé entre deux jours en point d'échelle et fixé par des grands points croisés; le point d'échelle est cerné d'un point de chaînette qui, extérieurement, est bordé d'un point de chaînette plus allongé et fait en zigzag; les motifs de la broderie en point ombré, et ceux formés par des jours, sont cernés d'un point tige ou d'un point de chaînette; dans plusieurs parties on retrouve le point en zigzag.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1^{er} CÔTÉ

ALPHABET POUR MOUCHOIRS, plumetis, cordonnet, pois et point de sable, on supprime si l'on veut la branchette.

2^e CÔTÉ

ALPHABET POINT À LA CROIX. — On emploiera de l'étamine plus ou moins grosse, suivant la destination des lettres, mouchoir, nappe ou serviette, etc.

SIXIÈME ALBUM

Petit entre-deux. — Eventail, dentelle Renaissance. — C. A. enlacés. — Dentelle tulle brodé, pour nappe d'autel. — Félicité. — Chaussou tricot et crochet. — Garniture. — Garniture, guipure Richelieu. — Toilette en voile. — Motif au passé. — Redingote flottante. — Mante Henri II (patron découpé). — Porte-montre. — Petite dentelle au crochet. — Madeleine. — Coussin point vannerie. — Panier bouillonné. — Petites guirlandes sur fond pékin. — Garniture point à la croix. — B. J. enlacés. — M. G. enlacés, point à la croix. — Garniture. — Rideau, fillet guipure et étamine. — Sachet chancelière. — J. V. enlacés. — L. N. point à la croix. — Dentelle au crochet en travers. — G. M. enlacés, avec guirlande. — Costume de bain.

PATRON DÉCOUPÉ

MANTE HENRI II, page 3 (album de juin).

SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX,
DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : { France 12 francs
Etranger 16 »

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.



1^{er} Juin 1891

Imp. Falconer. Paris.

4836

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

Rue Vivienne. 48

Coiffettes de M^{lle} PELLETIER VIDAL, 19, rue de la Paix. Etoffes en Foulard de la C^{ie} des INDES, 27, r. du 4 Septembre
Parfumerie de la M^{lle} GUERLAIN, 15, rue de la Paix. Chaussures de la M^{lle} KAHN, 55, rue Montorgueil
Machines à coudre D. BACLE, 46, rue du Bac.

